

Éditorial

La principale information apportée par ce premier numéro de l'an 2000 est celle du prochain lancement d'une édition américaine de La Lettre Sépharade.

En effet et si depuis des années nous poursuivons notre ascension régulière en nombre de lecteurs, en abondance de courrier, en nombre et qualité de livres et de disques reçus etc., en notoriété - c'est évident ! - nous nous heurtons au fait que de nombreuses personnes anglophones potentiellement intéressées n'importe où dans le monde, ne sont pour l'instant pas jointes.

Aussi lançons-nous le mois prochain une édition en américain et judéo-espagnol (voir en page 15).

Dans un premier temps celle-ci sera majoritairement constituée d'articles traduits de l'édition française, puisque l'équipe prenant en charge à Washington est rigoureusement bilingue. L'évolution s'effectuera dans le sens d'une autonomie plus grande, avec traduction et publication dans les deux sens des articles les plus significatifs.

Bien entendu l'édition américaine offrira des nouvelles locales différentes de celles que nous publions en page 20 !

La réussite de ce projet dépend aussi de vous, lecteurs dispersés dans le monde, qui connaissez telles et telles personnes anglophones intéressées par notre langue, notre culture, notre passé, notre folklore. Faites-nous connaître leurs noms et adresses pour qu'elles reçoivent La Lettre Sépharade en anglais dès le premier numéro ! Merci vivement.

....

Un important article est consacré à Spinoza sur lequel il s'est beaucoup publié ces temps-ci. Nous y reviendrons d'ailleurs dans l'édition suivante tant la matière est abondante.

D'autres bons livres sont analysés, comme dans chaque numéro. Vous aurez remarqué que nous mettons toujours en valeur ceux qui n'ont et n'auront pas la chance de bénéficier des grandes promotions médiatiques, mais dont les qualités nous paraissent notables, dignes d'une recension attentive. Les années passant, cela se confirme comme l'une de nos raisons d'être.

Les rubriques *Poésie* et *Musique* sont chargées tant nous avons reçu de matériel important et de qualité.

....

Après avoir réédité le récit de voyage en Orient de 1520 par Luis de Barthelemy¹ (du fonds Nahmias) nous mettrons sous quelques semaines à disposition un livre de 1936 devenu rare et qui reste indispensable à toute étude démographique, onomastique et généalogique sur le sujet, malgré ce qui s'est publié depuis. Il s'agit de l'œuvre du Grand Rabbin d'Alger Maurice Eisenbeth : "Les Juifs de l'Afrique du Nord". Le tract inclus vous indique les conditions de ce tirage proposé en partenariat avec le Cercle de Généalogie Juive. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 33

<i>Éditorial</i>	1
<i>Études et Livres</i>	
Encore Spinoza	2-6
Cervantès	7
Abravanel, le consul à Istanbul	8
Bulgarie durant la Choah	8
Yiddish et judéo-espagnol	9
Sous les feux croisés, parole de préfet	10
El libro del buen retajar	11
Sefardische Juden in Hamburg	12
Lejendas i kuentos morales	13
<i>Kozas i otras de Sefarad</i>	14
Edition américaine...	15
<i>Muestra lingua</i>	16
<i>Poésie</i>	17
<i>Musique</i>	18-19
<i>Actualités</i>	
L' A.A.L.S. et autres...	20

¹ Il n'en reste que très peu d'exemplaires disponibles.

Encore Spinoza

ANCIENS PROCÈS ET NOUVEAUX LIVRES

¹ 1999 - Texte établi par Fokke Akkerman, traduit en français par Pierre-François Moreau, PUF, 862 pages.

² Le philosophe Alain, contrairement à l'interprétation faisant de Baruch un agnostique, voyait aussi en lui une dimension spirituelle essentielle : "Mais lui, Spinoza, n'eut point peur de son esprit et s'y livra tout, avec la naïveté admirable d'un lecteur de la Bible"... Ceux qui ont grandi en familiarité avec la Bible ont une immense avance sur leurs contemporains ; ils savent adorer et ils savent mépriser ; d'où leur est venue cette persécution continue qui, en les séparant des hommes, les a obligés à former l'Humanité. (Alain, Spinoza, éd. Gallimard, coll. Idées, 1949).

³ 1999 - Yosef Kaplan, Les Nouveaux-Juifs d'Amsterdam, essais sur l'histoire sociale et culturelle du judaïsme sépharade au XVIIe siècle. Ed. Chandeigne, 10 rue Tournefort - 75005 Paris 251 pages.

⁴ 1997 - Hachette Littératures, Daniel Lindenberg, professeur à l'université de Paris VIII, est membre du comité de la revue Esprit. Il a publié : Le Marxisme introuvable (1975 - Calmann-Lévy) ; Lucien Herr, le socialisme et son destin (avec P.A. Meyer, 1977 - Calmann-Lévy) ; Les années souterraines - 1937-1947 (1990 - La Découverte).

De tous les grands penseurs d'Europe, Baruch Spinoza est celui autour duquel, après quelques décennies d'occultation s'est fait le plus grand bruit. Ce bruit va s'amplifiant si l'on en juge par le nombre d'ouvrages et d'articles dont il a fait récemment l'objet. Juifs, chrétiens, croyants ou libres-penseurs, lecteurs fervents ou critiques, nul ne conteste sa grandeur et sa modernité. La force et l'actualité de cette pensée découlent-elles au moins pour une part des origines sociales et nationales du penseur ? Est-il indifférent que ce philosophe insolite soit non seulement un Sépharade, mais un fils de marranes ? Lionel Lévy, spécialiste de la nation portugaise, qui s'est souvent penché "du côté de Baruch", analyse quelques-unes de ces études.

Dans le Monde des Livres du 22 octobre 1999, Roger-Pol Droit, sous l'heureux titre "Un calme rebelle" consacrait un très bel article à la dernière traduction française du Traité théologico-politique de Baruch Spinoza¹. Extrayons-en quelques passages : "Ce qui frappe à la lecture, c'est combien Spinoza est toujours tranquillement scandaleux. Ses analyses peuvent toujours déranger. Serait-elle devenue banale, tout à fait acceptée et acceptable, cette idée majeure que "la peur fait délirer les hommes" ? Ou bien : "Le plus violent des États sera celui où l'on refusera à chacun la liberté de dire et d'enseigner ce qu'il pense" ?

Après avoir énuméré les préjugés dont fut victime ce "géomètre de la métaphysique, le paricide classique de son maître Descartes", notamment au XIXe siècle voyant en lui ce "très méchant juif qui n'en devint pas meilleur chrétien", Droit oppose l'auteur du Traité aux philosophes des Lumières. Pour Baruch en effet, il ne s'agit nullement de se défaire de tout sentiment religieux ou de tout rapport à Dieu, mais seulement des fantasmagories délirantes engendrées par la déraison.² Et Roger-Pol Droit de conclure ainsi : "ténacité, rigueur, amour du vrai et béatitude de la compréhension. Le reste, anecdote."

Au même moment paraissait chez Chandeigne, le dernier ouvrage de Yosef Kaplan.³ Hostiles ou admiratifs, tous spécialistes de l'histoire sépharade ont en commun un regard vivant où le philosophe est non point seulement un miracle isolé, mais le produit d'un milieu et d'une culture. Ainsi Yosef Kaplan situe-t-il Baruch dans l'univers des Nouveaux-chrétiens revenus au judaïsme, qu'il désigne par le néologisme bienvenu de Nouveaux-juifs. Kaplan est sans doute un des premiers historiens à saisir toute l'ambiguïté de l'identité juive des Nouveaux-chrétiens chez qui l'identification intérieure à l'héritage religieux juif importait

plus, en effet, que l'observance même des préceptes. Ainsi les Nouveaux-chrétiens demeurés en "terre d'idolâtrie" ne sont-ils pas rejetés de la Nação. Après quelques conflits, des Nouveaux chrétiens sont acceptés dans les cimetières juifs. Les statuts de Mohar Ha-Betuloth, confrérie vouée au mariage des jeunes filles pauvres, admettent comme compagnons tous absents, même non circoncis, si se trouvent établies leur croyance en l'unité du Seigneur du Monde et leur connaissance de la vérité de sa très Sainte Loi. Ces Nouveaux-juifs exercent à l'égard du judaïsme officiel l'attitude critique développée face à la religion chrétienne. Parallèlement le judaïsme cesse pour eux d'être un mode de vie dictant tous les aspects de l'activité humaine, pour devenir une religion. Une telle évolution confère au séphardisme occidental un rôle de précurseur dans le mouvement de modernisation des XVIIe et XVIIIe siècles.

Observons ce vertigineux parallèle : la modernité née du deuxième marranisme – le chrétien –, rejoint, cinq siècles plus loin, lors du marranisme musulman du XIIe siècle, celle de Maïmonide. Un demi-millénaire sépare en effet deux démarches intellectuelles étroitement parentes, comme si chaque fois la prison de l'étroitesse, chrétienne ou musulmane, avait secrété la même défense contre toutes les étroitures, et plaçant les deux plus célèbres penseurs du judaïsme ibérique dans les mêmes hauteurs morales, pour susciter à la fois "scandale et ferveur".

••••

Daniel Lindenberg dédie son très riche "Figures d'Israël",⁴ à son "grand-père Shaül Stupnicki, auteur d'un livre en langue yiddish sur Spinoza". Lindenberg, pour qui l'histoire juive est toujours recommencée, se penche sur le déroulement et le résultat des grandes crises de l'identité juive pour conclure que l'une d'elles, consécutive au départ forcé et à la persécution de très nombreux Juifs d'Espagne (1648), a donné naissance à un phénomène d'une nature complètement inédite dans l'histoire juive. Il s'agit du marranisme dont il veut tenter de démontrer qu'il est la matrice de toutes les figures possibles du Juif moderne, et de tous les repères idéologiques et spirituels auxquels il peut s'attacher. C'est, dit-il, à travers trois biographies exemplaires que l'on peut tenter de saisir la productivité infinie de la source marrane. Il s'agit de Menassé Ben Israël, chef spirituel de la nouvelle communauté d'Amsterdam ; du "faux messie" Sabbataï Tsvi, né et mort en Turquie, et de Baruch Spinoza. À chacun d'eux il consacre un chapitre. Celui qu'il réserve à Baruch, le dernier, est, sans commune mesure, le plus important ; et d'abord parce que, nous dit-il, l'appartenance de Spinoza au patrimoine de l'humanité, au petit nombre de penseurs qui ont vraiment bouleversé le monde ne fait aucun doute, lui, "géant de la pensée qui sut

reléguer Platon et Aristote au magasin des anti-quités, montrer les inconséquences du cartésianisme, et de surcroît mettre à distance les religions révélées pour permettre de les penser”.

Lindenberg est frappé par les polémiques sur la judéité ou la trahison de Spinoza. Le langage employé, même, précise-t-il, sous la plume des savants les plus indiscutables, reste d’une très grande violence. Mais faut-il le suivre quand il voit dans le mouvement d’intellectuels juifs hostiles à Spinoza, la Cabale des dévots ? Certes, lui-même ne le pense assurément pas, en tout cas pour Henry Méchoulan dont il salue l’excellent ouvrage¹. Mais il est sévère pour Levinas dont le destin, souligne-t-il avec quelque malice, aurait été, “sans doute à son corps défendant, de devenir une sorte de philosophe officiel de l’Église catholique”. En revanche il évoque ceux qui tentèrent de réhabiliter l’excommunié, tel Ben Gourion demandant officiellement au grand-rabbin d’Israël, mais en vain, de lever le *herem* de 1656. Il souligne combien les meilleurs spécialistes chrétiens admiratifs de Spinoza, comme le Père Stanislas Breton, sont ceux dont la compréhension du fait juif est la plus grande.

Lindenberg semble réservé – l’ai-je bien compris ? – sur les jugements qui “réintègrent” Spinoza dans la philosophie judéo-arabe du Moyen Âge, de Maïmonide à Hasdaï Crescas, dont il représenterait l’aboutissement. Mais n’a-t-il pas lui-même vu dans le marranisme un accélérateur de la modernité ? Et ce marranisme n’a-t-il pas commencé au XII^e siècle, avec Maïmonide ?

••••

Y aurait-il un procès moderne contre Spinoza tendant à une confirmation du *herem* de 1656 par “substitution de motifs” ? On le croirait, à voir avec quelle sévérité des historiens, et non des moindres, se sont attachés à rechercher dans les propos et les opinions du coupable un caractère volontairement défavorable aux juifs et au judaïsme. Tout se passe comme si le *herem* pour délit d’opinion en matière philosophique ou religieuse apparaissant à l’opinion juive moderne choquant ou périmé, il eût fallu le réactualiser par ce nouveau grief d’une sorte de diffamation insupportable perpétrée contre le peuple juif.

Je ne renie point ce que j’en proclamais dans l’introduction à ma thèse soutenue en mai 1997:² “De tous ceux qui ont écrit sur le marranisme, nous confiait Jean-Pierre Filippini, Yossef Hayim Yerushalmi est le plus grand. Nous ne sommes pas loin de le croire aussi.” Aussi vive fût-elle pourtant, l’admiration ne m’empêchera point de mettre en doute les conclusions de son étude : “Propos de Spinoza sur la survivance du peuple juif”.³ Certes Yerushalmi, contrairement à d’autres excommunicateurs du philosophe, ne lui dispute-t-il point sa qualité de Juif. Il le désigne opportunément, d’ailleurs, comme étant “bien plus Baruch que Benedictus”; mais n’était-il pas aussi Bento, voire Bendito ? Comment du reste nier toute identité juive au penseur qui, dans la droite ligne de la pensée biblique et maïmonidienne, plaça au centre de sa réflexion morale le lien, d’une part entre amour et connaissance, d’autre part entre l’ignorance et la

haine ? N’expliquait-il pas les inimitiés entre groupes religieux par leur ignorance réciproque des mœurs et religions des autres, suggérant ainsi clairement qu’il n’estimait justifiées ni l’aversion des chrétiens pour les religions juive ou musulmane, ni celle des fidèles de ces deux dernières pour les autres religions ?

Yerushalmi, avec une affirmation de certitude surprenante chez un grand historien rigoureux dans un procès posthume – au surplus d’intention –, où l’on sait qu’aux causes habituelles de risque d’erreur judiciaire s’ajoute encore l’anachronisme, croit trouver dans le rapprochement des écrits de Spinoza avec l’histoire aujourd’hui connue du marranisme, avec les méthodes inquisitoriales et la politique de discrimination menée dans la péninsule, la preuve d’une déformation volontaire de la réalité historique à seule fin, pense-t-il, de justifier une explication humiliante de la fidélité des marranes à leur religion d’origine. Il est fait grief à Spinoza, non seulement d’avoir affirmé à tort que ce serait la “haine des Gentils” qui aurait favorisé l’attachement des juifs à leur foi, mais aussi d’avoir, pour étayer cette thèse calomnieuse, faussement exposé que la persécution eût été plus forte au Portugal qu’en Espagne même. Yossef Kaplan admire d’ailleurs le brillant exposé où Yerushalmi découvre intuitivement que la distinction du philosophe entre les *convertos* d’Espagne qui, selon lui s’étaient assimilés à la société chrétienne, et ceux du Portugal qui étaient demeurés séparés du reste de la population, avait des racines ibériques évidentes. Kaplan découvre cette influence dans le contenu de la bibliothèque espagnole de Baruch. Mais pourquoi ne pas analyser toute la bibliothèque et sa composante juive telle que les écrits de Maïmonide, Crescas, Abravanel et d’autres ? Le plus curieux est que l’explication par la persécution du retour à la foi des marranes a été avancée récemment par de grands maîtres de l’historiographie juive, comme Cecil Roth et Herman P. Salomon. Le premier a même exposé une explication raciale, suggérant à propos des thèses de Maïmonide sur les conversions forcées : “une plus grande force d’âme règne au nord des Pyrénées” (sic). Or il n’est venu à l’idée ni de Yerushalmi, ni d’aucun contempteur actuel de Spinoza, de condamner Roth pour diffamation contre une fraction du peuple juif. Personne n’a davantage taxé Jean-Paul Sartre d’antisémitisme pour avoir développé dans son magistral “Essai sur la question juive” l’explication du défi, comme aliment fondamental de l’affirmation d’identité face à l’environnement hostile. N’est-il pas vrai que l’affaire Dreyfus ait été pour Herzl l’étincelle du sionisme ? Ne voit-on pas des juifs orthodoxes regretter l’érosion de l’antisémitisme parce qu’elle affaiblirait la pratique religieuse ?

Pour le reste, des différences ont existé dans le temps entre les pratiques antijuives portugaise et espagnole. Yerushalmi lui-même l’explique : au début du XVII^e siècle, des nouveaux-chrétiens portugais furent encouragés par Olivares à revenir en Espagne où l’Inquisition se révéla alors plus laxiste qu’au

¹ Henry Méchoulan, Être juif à Amsterdam au temps de Spinoza. 1996 - Albin Michel.

² Lionel Lévy, La Nation Juive Portugaise, 1591-1951, Livourne, Amsterdam, Tunis 1999 - Ed. l’Harmattan. 425 pages

³ In Y. H. Yerushalmi, Sefardica, recueil d’Essais sur l’histoire des Juifs, des marranes et des nouveaux-chrétiens d’origine hispano-portugaise. 1998 - Ed. Chandeigne. 10 rue Tournefort 75005 Paris

¹ 1996 Ed. Franco Angeli Milan, recension Myriam Silvera in *La Rassegna Mensile di Israel*, Vol LXIII, n. 2, Août 1997.

² Paris 1972.

³ Philippe Cassuto, Spinoza et les commentateurs juifs, Commentaire biblique au premier chapitre de Tractatus Theologico politico de Spinoza, en français, avec citations en hébreu et en latin, 1998 Publication de l'université de Provence. Comptes-rendu de Michèle Bitton in L.S. n° 29.

⁴ Alain Minc, Spinoza, un roman juif, 1999 Gallimard. Recension Jorge Semprun sous le titre "Alain Minc à la frontière du judaïsme" in *Le Monde des Livres* du 12.11.99.

⁵ Yirmiyahu Yovel, Spinoza et autres hérétiques, version anglaise 1989 Ed. Princeton University Press, version française, 1991 Ed. du Seuil.

⁶ Avec Marx et Freud, mais le rapprochement est-il bienvenu ?

Portugal. Or, *el conde duque Olivares*, grand d'Espagne et ministre de Philippe IV, ne représentait-il pas une entorse voyante aux règles de la *limpieza de sangre*, lui dont la mère et la femme étaient issues de familles de *conversos*, et dont les ennemis, au nombre desquels l'écrivain Quevedo, surnommaient la *camorilla* du nom éloquent de *sinagoga* ?

Comment la réaction de défi serait-elle humiliante quand elle obéit précisément au sens de l'honneur ? La fidélité du groupe à sa religion se fonde pour l'essentiel sur le respect dû aux ancêtres. La force du quatrième commandement dans les communautés juives explique une fidélité plus grande. Or le sens de l'honneur commence par celui qu'on rend aux aïeux. Quant à affirmer que les juifs seraient restés fidèles à leur religion pour la seule raison qu'elle serait objectivement meilleure que les autres, c'est donner, semble-t-il, en matière de foi, trop d'importance au jugement individuel dans des attitudes collectives. Sens de l'honneur, affirmation orgueilleuse d'identité face au groupe persécuteur et négateur, entrent bien dans les ressorts de cette extraordinaire permanence.

Yerushalmi, en préliminaire, prend un peu en dérision non seulement le philosophe Spinoza, mais la philosophie tout court, laissant entendre qu'il n'y entendrait rien, et réservant à d'autres le loisir d'admirer. Or, n'a-t-il pas lui-même étudié patiemment, pour les réfuter certes, mais avec admiration et affection, les travaux de Freud ?

♦ ♦ ♦ ♦

Mino Chamla, dans *Spinoza e il concetto della "tradizione ebraica"*,¹ observe que les traductions en hébreu des textes de Spinoza ont pu trahir la pensée de l'auteur habitué à la formuler en espagnol ou/et en portugais. À propos du traditionnel reproche fait au philosophe frappé du *herem*, de s'être rangé aux côtés des détracteurs du peuple juif, Chamla rappelle que déjà, au milieu du XIXe siècle, le constant recours de Spinoza aux sources de la pensée juive imposait un examen plus attentif des textes. Mino Chamla cite l'étude de Geneviève Brykman, "La judéité de Spinoza",² le terme de judéité, emprunté à Albert Memmi, s'entendant d'un lien dont le sujet lui-même pourrait n'être pas conscient. Chamla croit apercevoir que le terme pharisien utilisé par Spinoza s'applique au sens large au juif croyant en la tradition, observant toutefois qu'au plan historique, entre Saducéens et Pharisiens, les antipathies substantielles du philosophe vont aux premiers, accrochés de façon obtuse à la matérialité du texte sacré. Ce n'est jamais le Talmud, constate Chamla qui, pour Spinoza, représenterait ce qu'il détesterait le plus dans la tradition juive. Au contraire, nous dit-il, le philosophe manifeste pour ce texte, tout compte fait, davantage d'intérêt sympathique et soutenu que de détachement sévère.

De telles conclusions rejoignent bien les passionnants travaux de Philippe Cassuto dont la Lettre Sépharade a publié l'intéressant compte rendu de Michèle Bitton.³

Qu'à deux numéros d'intervalle le Monde des Livres consacre un nouvel article à Spinoza, et

sous quelle plume ! celle de Jorge Semprun commentant le nouveau livre d'Alain Minc : "Spinoza, un roman juif"⁴ alors que l'auteur, comme l'observe Semprun, est plus connu comme essayiste de l'actualité que comme philosophe ou historien - lui permettant la belle image "d'excursion buissonnière" -, il faut bien admettre que le sujet soit actuel, car nous ne sommes certes pas dans le domaine de la mode. Semprun suggère, pour l'écarter aussitôt, un brin de coquetterie intellectuelle. En citant Einstein, pour qui malgré le gouffre théologique l'opposant à la synagogue la conception du monde de Spinoza est de fond en comble pénétrée des manières de penser et de sentir qui sont si caractéristiques de la pensée juive vivante..., Minc se fait l'écho d'une assez géniale intuition, car Einstein ne possédait pas alors tout l'appareil historiographique qui rattachait encore les descendants de marranes à une culture juive enfouie depuis plus d'un siècle, même s'il avait certainement lu les propos d'Heinrich Heine reproduits ci-dessous. Et il peut sembler évident pour Minc ou Semprun d'expliquer la modernité de Spinoza par l'empreinte d'Amsterdam, quand il était alors moins courant de voir la source essentielle de cette modernité dans le marranisme ibérique lui-même, comme l'a si bien fait Yirmiyahu Yovel il y a quelques années,⁵ et comme vient de le faire Lindenberg. Les hommes d'affaires juifs portugais ne sont pas nés à Amsterdam, mais à Séville, à Lisbonne, porteurs encore d'une vivante tradition judéo-hispano-arabe médiévale, celle du marchand lettré. De la Renaissance à l'aube des Temps modernes, ces familles du négoce, ces gens de la *Nação*, n'ont pas cessé d'être liés à l'avènement de la modernité.

Alain Minc se défend d'écrire de la philosophie. Son livre se veut simple biographie. C'est donc l'homme Spinoza qui l'intéresse. Il vient à l'esprit que l'intérêt du biographe est sous-tendu par l'admiration ou l'affection. Et Minc semble nous le confirmer quand il situe son modèle : anti-Voltaire, anti-Descartes, anti-Pascal; mais prenant sur eux l'ascendant : "Tout procède de Spinoza au XIXe siècle, et plus rien de Descartes." Or, nous assistons, de page en page, d'abord surpris, puis atterrés, enfin lassés, à une recherche obsessionnelle de petitesse. On peut comprendre en un sens que, par goût, Minc se soit grisé lui-même à rapetisser tant de grandeur. Est-ce réalisme, souci de vérité ? J'en doute, car les griefs étranges imputés à l'homme Baruch, faute de témoins ou de matière extérieure à l'œuvre, faits plus d'insinuations que d'allégations fermes, relèvent de l'hypothèse, souvent gratuite, et non de déductions claires. "Nous appelons la première connaissance opinion", écrivait Spinoza, "parce qu'elle est sujette à l'erreur et parce qu'elle n'a jamais lieu à l'égard de quelque chose dont nous sommes certains, mais à l'égard de quelque chose qu'on dit conjecturé ou supposé". À l'appui de l'insinuation, Minc invoque, non point le seul oui-dire - témoignages jugés par lui-même fragiles -, mais ce que sa seule imagination livre à sa propre opinion. Ainsi, tour à tour, celui qu'il classe comme l'un des trois grands juifs de rupture,⁶ est-il par lui taxé de nar-

cissisme, de pusallinité, de perversité, voire d'antisémitisme, selon une logique d'accusation dont l'intellectuel Minc ne manquerait pas de dénoncer la faiblesse dans le cas d'une bavure judiciaire, comme si en Histoire la seule imagination, portée par le talent, permettrait des condamnations qui, en justice quotidienne, seraient scandaleuses. Quand Spinoza, bénéficiaire du legs d'un mécène, le refuse, puis en obtient des héritiers la réduction de moitié, Minc résume : "Ils font affaire à 300 florins...", souillant ainsi de façon inopportune, par l'expression triviale, le désintéressement unanimement reconnu au philosophe.¹ Quand un disciple, Colerus, effrayé par les idées du maître, exprime néanmoins son admiration à l'homme, Minc n'y voit là que "fade plaidoirie". Et que Lucas, autre disciple, exprime son admiration tant pour l'homme que pour la pensée, il "fait", selon Minc, "dans l'apologie". Certes, on brille, on est moins "fade", on s'amuse davantage à "faire" dans le dénigrement. On en viendrait à comprendre les Anglais, dont Stendhal disait : "Ils ont horreur du brio".

La déception sera d'autant plus vive pour des admirateurs de Baruch qui auront lu au préalable l'alléchante et enthousiaste recension du Monde où Jorge Semprun décrit "cette prodigieuse aventure d'un esprit libre (Baruch Spinoza), élevé dans les meilleures écoles juvéniles de la Nouvelle Jérusalem que fut Amsterdam à cette époque-là, s'avançant sans stridences d'aucune sorte vers une radicale autonomie de la pensée, assumant sa différence et son exclusion de la communauté avec une superbe et modeste certitude."

Nous allons reprendre au hasard quelques-unes des touches péjoratives de Minc, mais avant même de constater qu'elles ne reposent sur rien de déterminant quand elles ne sont pas simplement arbitraires ou décoratives, il faut bien convenir que de dessiner à coups d'épingles un sujet de cette dimension ne peut que le défigurer, faute de perspective. Comment, aussi, séparer un homme de son œuvre ? Or Minc s'est défendu d'exposer, même partiellement, même synthétiquement, la pensée de Baruch. Il la ramène ainsi à une sorte de préséance historique dans l'athéisme, où il voit son essentiel mérite. Et s'il la banalise ainsi, par un raccourci trompeur, c'est que, malgré la citation d'Einstein à l'avant-dernière page, il lui dénie ses racines juives ancestrales. Que n'a-t-il réfléchi sur l'une des œuvres rencontrées dans la bibliothèque du philosophe, celle de Maïmonide ? Il y aurait trouvé des fils directeurs : la connaissance, source de joie et d'amour ; l'ignorance source de haine;² le souci constant de concilier foi et raison, présent depuis le IX^e siècle au moins chez les grands théologiens du judaïsme ; l'idée morale essentielle que la vertu est sa propre récompense. Il y aurait vu ainsi que Baruch n'est pas le produit de la libre Hollande seule. Se penchant de plus près sur la société des anciens marranes, il aurait évité les caricatures anachroniques à propos de ceux-là mêmes qui avaient condamné Spinoza. Non, ils n'étaient pas des intégristes barbus et ignares. Simplement des notables soucieux de se ménager le pouvoir en place et de maintenir le leur. La notion de liberté dans la Hollande du siècle d'or restait relative.

Elle ne s'appliquait pas à ceux qui niaient l'immortalité de l'âme ou la transcendance, voire l'existence de Dieu. Les Portugais d'Amsterdam n'avaient rien à envier aux Hollandais pour la vie culturelle. Ce petit groupe ethnique de deux mille personnes avait fondé plusieurs Académies littéraires, comptait plusieurs poètes, historiens, économistes, hellénistes, latinistes de renom. Ses mœurs semblaient assez policées pour que Lucas, parlant de son maître, admirât cette politesse de cour dans une ville de commerce, impliquant ainsi une hiérarchie des manières entre les autres marchands d'Amsterdam et les Portugais. Que la rencontre des marranes avec la Hollande nouvelle ait été synergique, sans doute. Mais le marranisme lui-même, Lindenberg et Yovel l'ont bien montré, avait été depuis longtemps facteur de modernité, et Méchoulan, confirmant l'analyse de Revah, constate, après une étude approfondie, la constante participation du judaïsme portugais d'Amsterdam aux évolutions intellectuelles de son entourage chrétien.

De même pour le milieu social. Baruch n'était pas un petit-bourgeois, définition elle-même marquée d'anachronisme. Revah, Borgès, Coelho, Méchoulan ont démontré que sa famille était apparentée aux dix familles fondatrices de la Nation portugaise d'Amsterdam, toutes issues de l'aristocratie marchande. Son bisaïeul Fernão Espinoza fut en 1565 l'un des principaux négociants de Lisbonne ; ses biens étaient alors évalués à 150.000 reis, capital considérable. La famille de Spinoza et les familles alliées firent l'objet d'une centaine de procès de l'Inquisition, poursuites qui visaient prioritairement les grandes familles. Le père de Baruch, Michaël, était classé en 1630 parmi les trois cents chefs de famille les plus riches d'Amsterdam avec un compte bancaire de 61.883 florins. Contrairement à ce que Minc affirme, ce n'est point de son propre chef que Baruch suivra les cours de l'ancien médecin jésuite Van den Enden, pour apprendre le latin, les mathématiques, la physique et la médecine, mais sur les instructions et aux frais de son père.

D'autres erreurs, de détail, méritent le passage. Non, la Bible de Ferrare ne fut pas traduite par un certain "Ferrara" (sic)³ mais éditée à Ferrare en 1553 par Abraham Usque, alias Duarte Pinel et Yom-Tob Athias, alias Geronimo de Varga.⁴ Non, Abraham Espinoza (ou Abraham Jesurun Espinoza) n'est pas le grand-père de Baruch, mais son grand-oncle, frère de son grand-père Isaac, père de Michaël. Michaël avait épousé en premières noces sa cousine germaine Raquel, fille d'Abraham dont il eut une fille, Rebecca. Abraham était donc le grand-père de Rebecca, sœur consanguine de Baruch, ce qui a pu brouiller les pistes. Outre Gabriel son plus jeune frère, Baruch avait aussi une sœur Myriam et un frère aîné Isaac nés également du deuxième mariage, tout comme lui.

De même, le mouvement pour un retour des Juifs en Terre Sainte qui, au XVII^e siècle, anticipa le sionisme, ne naquit pas à Amsterdam mais à Smyrne, sous l'impulsion du faux-messie Sabbatay Zevi, et trouva certes un écho enthousiaste auprès des Portugais d'Amsterdam et

¹ Mieux, Minc, pour qui Spinoza est un "faux modeste", imputation qui n'est pas sans saveur, le dépeint comme un auteur prolige, avec une "volonté boulimique de tout dire, de tout écrire aussi longtemps que l'occasion lui en est donnée."

On croit rêver à propos de boulimie quand on sait que toute l'œuvre de Spinoza tient en un volume de la Pléiade, et que celle de Minc n'est pas achevée...

² Baruch expose dans son Traité théologico-politique qu'en hébreu, Yod'oh signifie à la fois connaître et aimer.

³ Déjà La Fontaine - fable 7, livre IV, après Esope, raille les ignorants présomptueux : "Notre magot prit pour ce coup le nom d'un port pour un nom d'homme". L'expression est restée sous la forme : "Prendre le Pirée pour un homme"

NDLR

⁴ La dédicace au Duc d'Este est ainsi rédigée : *A gloria y loas de nuestro Señor de Arabo la presente Biblia en lengua Española traduzida dela verdadera origen hebraica por may excelentes letrados con industria y diligencia de Abraham Usque Portugues; estampada en Ferrara a costa y depesa de Yom-Tob Athias ; hijo de Levi Athias Español en de 14 de Adar de 5313.*

d'ailleurs.

Si l'on n'a pas retrouvé la réponse de Spinoza à la lettre du savant anglo-allemand Oldenburg l'interrogeant sur ses entreprises, il est bien imprudent, en tout cas peu rigoureux, d'en déduire et d'affirmer, comme Minc, qu'il n'aurait pas répondu, alors que Cecil Roth, historien confirmé, assure pour sa part, avoir trouvé la preuve que Baruch avait jugé légitime, en d'autres occasions, la renaissance d'une patrie temporelle pour les Juifs. Une telle affirmation péremptoire par Minc : "il n'a pas répondu", sent le parti-pris, et tend à étayer l'un des seuls procès d'intention qu'il n'ait pas inventé lui-même, la thèse de l'antijudaïsme de Baruch, et même, est-il dit, sa haine. Si les attaques de Spinoza à l'égard des pharisiens d'Amsterdam qui venaient de prononcer ce cruel *herem*¹ impliquaient son antijudaïsme, qu'en serait-il de Minc qui voit en eux des intégristes aussi caricaturaux que ceux qu'il dénonce en Israël ? Dans une lettre à Oldenburg, que Minc pourtant cite, Baruch manifeste clairement sa fierté de l'héroïsme des martyrs juifs de l'Inquisition. À plusieurs reprises il explique l'antijudaïsme des chrétiens par la seule ignorance, signifiant clairement que la connaissance de la religion et des mœurs des juifs suffirait à l'éteindre. Le mot haine est antinomique à Baruch. Minc pourtant va jusqu'à lui imputer, par on ne sait quelle fantaisie freudomane, jusqu'à la haine de son propre père, alors que son amour et son respect pour ce père dont il a hérité le message universaliste et humaniste résultent de tous les témoignages. C'est pourtant Baruch qui a proclamé : "la haine vient du oui-dire seul", et : "la haine est toujours et nécessairement mauvaise, parce qu'elle est une tristesse. Même quand elle s'exerce contre les ennemis de la société elle est contraire à la nature de l'homme."

Quant au grief de "pusillanimité", il vise l'auteur hésitant à publier des œuvres sulfureuses avant de s'être assuré de l'accueil du public et des réactions de l'autorité. Et de moquer cet intellectuel couard qui n'aurait pas risqué grand-chose dans la "libre" Hollande du XVII^e siècle. Or la liberté de la Hollande avait ses limites. Sans allumer les bûchers que leur maître Calvin avait mis en œuvre à Genève pour l'hérétique Servet, les calvinistes d'Amsterdam ne plaisantaient pas avec leurs propres hérésies. Grotius n'avait-il pas proposé qu'avant de donner asile aux nouveaux-chrétiens on s'assurât qu'ils croient en la vie éternelle et en la vérité de la loi de Moïse ? Van den Enden, maître du jeune Baruch, ne dut-il pas s'exiler pour éviter des poursuites ? Apprécie-t-on la force de caractère qu'exigeait, chez le jeune garçon, l'assommoir du *herem*, sa mise au ban du groupe vital ? Imagine-t-on ce qu'eut représenté humainement une excommunication de plus, laïque celle-ci, le mettant au ban du monde non juif ? Sa fermeté, Baruch l'a exprimée aussi en 1672, lors de l'assassinat de Jean de Witt, courant placarder un texte pamphlétaire dénonçant les assassins, mais opportunément arrêté à temps par Van der Spyck. Là, Minc concède le courage, voire l'inconscience, mais avec cette réserve : "Pour

une fois, Spinoza réagit à un événement et ne se terre pas." Par ce "pour une fois", certes gratuit, l'auteur s'est fait plaisir à bon compte.

••••

Elitiste, Spinoza ? Ni plus ni moins qu'un Stendhal, seul jacobin des romantiques, dont la démocratie, deux siècles plus tard, se satisferait d'un vote censitaire. Pour Baruch, il est vain d'élever la multitude au niveau de la raison. Aussi prescrit-il pour la masse, sous la domination de l'imagination, un deuxième langage approprié, car on ne peut, à ses yeux, tenir le même langage selon que les hommes seraient guidés par l'imagination ou la raison. Inutile donc, à ses yeux, de glisser dans l'esprit de sa brave logeuse quelque réserve sur la religion luthérienne qu'elle pratiquait.

En revanche, les débats sur le "panthéisme" ou "l'athéisme" de Spinoza sont ouverts bien que l'équation : Spinoza = panthéisme = athéisme paraisse très réductrice. On ne peut comprendre Baruch en oubliant, malgré sa modernité, qu'il est encore un homme du XVII^e, et sans tenir compte de l'héritage métaphysique dans lequel il a baigné, fait de spiritualité abstraite, détachée des rites matériels, dans un rapport direct de l'homme à Dieu. Dans l'esprit des marranes, la supériorité du judaïsme sur le christianisme tenait à la conception du Dieu abstrait, infini, opposé au Dieu chrétien de l'incarnation. Baruch a porté jusqu'à l'absolu cette abstraction et cet infini, par négation de la transcendance. Mais comment ne pas ressentir, dans sa pensée, ce sens du sacré et de l'adoration si bien vus par Alain, et que ressentent aujourd'hui tant d'admirateurs chrétiens de l'homme et de l'œuvre ?

Alain, toujours - le philosophe... -, l'a écrit : "Les pierres lancées contre Spinoza retombent sur nous". Les procès faits à Baruch ne siéent pas à sa grandeur. Avant Einstein, Alain, Ben Gourion, Kaplan, Yovel, Lindenberg, Chamla, Droit, Semprun et bien d'autres, le plus grand des marranes modernes - et lequel ! -, Heinrich Heine, le disait comme seule la langue de la poésie le permet :

"Un grand génie se forme à l'aide d'un autre, moins par assimilation que par frottement. Un diamant polit un autre diamant. Ainsi la philosophie de Descartes a, non pas enfanté, mais fait éclore celle de Spinoza... La lecture de Spinoza nous saisit comme l'aspect de la plus grande nature dans son calme vivant, c'est une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries s'agitent en mouvements onduleux, tandis que les troncs inébranlables plongent leurs racines dans la terre éternelle. On sent dans ses écrits flotter un certain souffle qui vous émeut d'une manière indéfinissable. On croit respirer l'air de l'avenir. L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant ? Il y aussi en lui un sérieux, une fierté qui a conscience de sa force, une *grandeza* de la pensée, qui semble un héritage; car Spinoza faisait partie de ces familles martyres que les rois catholiques avaient alors chassées d'Espagne".

¹ Sans rien ignorer de la brutalité de la formule du *herem*, notons sa banalité relative. Contrairement à ce qu'en croit Minc, cette formule n'était pas réservée à Baruch. La même formule fut utilisée en 1741 par les rabbins de Tunis contre ceux des fidèles qui achèteraient leur viande dans les boucheries livournaises. Elle s'appliqua également aux fidèles portugais d'Amsterdam qui viendraient à acheter leur viande dans les boucheries achkénazes... Nous pouvons nous en indigner sans être taxés d'antijudaïsme.

Nous restons, avec ce second article, dans les auteurs prestigieux de culture marrane, puisqu'après Spinoza nous en venons à Cervantès, deux valeurs sûres qui n'ont pas terminé de susciter des réflexions, des études et des publications... mais la formulation n'est pas semblable...

Il peut-être utile de rappeler que Don Quichotte fut publié (vers 1615) moins d'une vingtaine d'années avant la naissance de Baruch Spinoza et que la situation de converso, formulée ou non, dans un monde bouleversé est au centre de leurs œuvres. La Réforme - contestation elle aussi - est installée dans toute l'Europe depuis un demi-siècle.

Hervé Nahmiyaz

DUNKY SHOT 1

L' auteur n'est pas un inconnu pour La Lettre Sépharade qui avait publié en 1996² sous sa signature le compte rendu d'un livre qui l'avait fasciné: *Aldonza, la lozana andaluza*, de Francisco Delicado.

Ce compte rendu, en termes humoristiques et pas du tout classiques, avait suscité grincements et étonnement chez quelques lecteurs attachés à une présentation plus... traditionnelle.

Voilà qu'Hervé Nahmiyaz, cette fois, publie lui-même un livre entièrement écrit dans la même tonalité. Il ne cache guère son jeu, il "annonce la couleur" en l'intitulant *Dunky Shot*, qui ne masque pas vraiment Don Quichotte, avec, pour sous-titre "Les tribulations d'un juif converti".

La thèse est claire : tout au long des 312 pages, l'auteur explique la judéité si peu cachée mais évidente pour lui, transparente, de Cervantès. Cette thèse n'est pas nouvelle, et La Lettre Sépharade a, au cours des années, rendu compte des travaux de *Camino de Cervantès y Sefarad* une Association qui réunit des congrès d'études sur le sujet, sous la direction de Léandro Rodriguez. Pour celui-ci et bien de ses collègues, la judéité de Cervantès, sa connaissance du Talmud, du Zohar sont évidentes.

Rendre compte d'un tel travail n'est pas aisé, car l'auteur oscille sans cesse (se promène...) entre boutades, associations purement verbales souvent³ - mais pas toujours bienvenues - et réflexions pertinentes. Nous en citerons plus loin des exemples.

Mais il faut reconnaître au passage le grand mérite d'une cohérence entre sa manière de s'exprimer et le choix de son sujet : y a-t-il dans la littérature universelle un auteur qui, autant que Cervantès, se prête à tant de niveaux de lecture(s) ? Et cela même, Nahmiyaz nous l'explique - c'est l'essentiel de son livre - : Cervantès, nouveau-chrétien, écrivant en pleine période d'Inquisition est bien obligé de dissimuler sa pensée profonde derrière des pirouettes, des jeux de mots, tout un art élaboré de la formulation dans un savant brouillard.⁴

Le passage le plus pertinent, synthétique, du travail de l'auteur est peut-être ce jugement, formulé vers la fin de son livre, en page 241, sous le titre à clin d'œil :

United colors of Benengeli :

Cervantès vit dans un monde épineux. Il a fréquenté les sociétés des trois grandes religions monothéistes, est né dans une famille judéo-converse, il a vécu en Espagne, il a été retenu longtemps en terre d'Islam, il est allé à Rome, a parcouru une Italie sous domination espagnole mais bien plus tolérante que l'Espagne car la culture antique la parcourt comme un frisson. Cervantès est resté cinq ans à Alger. Dans ce magma humain de 1600, où l'Empire ottoman au sommet de sa puissance protège les Juifs toujours en mouvement depuis 1492, attire de nombreux renégats catholiques ou orthodoxes comme Hassan Aga, où les Morisques sont chassés d'Espagne, où le pape est un chef de guerre, où la Réforme s'ancre dans les esprits et divise l'Europe, où la Kabbale devient un bien commun aux trois grandes religions abrahamiques, Cervantès ne peut que douter...

Cette belle envolée lyrique colle assez bien au réel.

Prenons un exemple inverse, en matière d'évidence, de compréhension immédiate du sens, page 270 dans le chapitre :

De la conversion,⁵

Pour illustrer le problème de la conversion, arrive dans le roman l'histoire de la chèvre "bariolée", noire, blanche et fauve, préfiguration de "La chèvre de Monsieur Seguin".

Un chevrier poursuit une chèvre, qui semble "douée d'intelligence et de réflexion", pour qu'elle rejoigne le troupeau. Voici, en quelques répliques, la scène. Le chevrier à l'animal : "quel loup vous fait peur, ma fille ?... vous serez plus en sûreté dans la bergerie et parmi vos compagnes".

Le chanoine, qui assiste à la scène, au chevrier : "ne vous hâtez pas tant de la ramener au troupeau... il faut qu'elle suive son instinct naturel". Le chevrier : "il y a bien quelque mystère sous les paroles que j'ai dites". Don Quichotte : "ceci m'a l'air d'avoir je ne sais quelle ombre d'aventure de chevalerie".

L'histoire a bien un lien avec tout le contenu du roman, avec la quête cabalistique de Quichotte. Cervantès donne-t-il un conseil à ceux qui veulent convertir de force les juifs ?

À plusieurs reprises, l'auteur commence son chapitre par une phrase du Zohar, ou une citation, souvent bienvenue, de Kafka.

L'ensemble est à la fois fascinant par l'étendue de la culture, les rapprochements hardis, inattendus, voire déroutants par certaines gratuités. Mais si la lecture de ce livre dans une main vous incite à reprendre de l'autre main l'immortel Quichotte, le pari d'Hervé Nahmiyaz est gagné ! □

Jean Carasso

¹ 1999 Chez l'auteur. 315 pages. Si vous voulez vous distraire en lisant, tout comme l'auteur s'est distrait en écrivant, faites-le savoir à la LS qui transmettra.

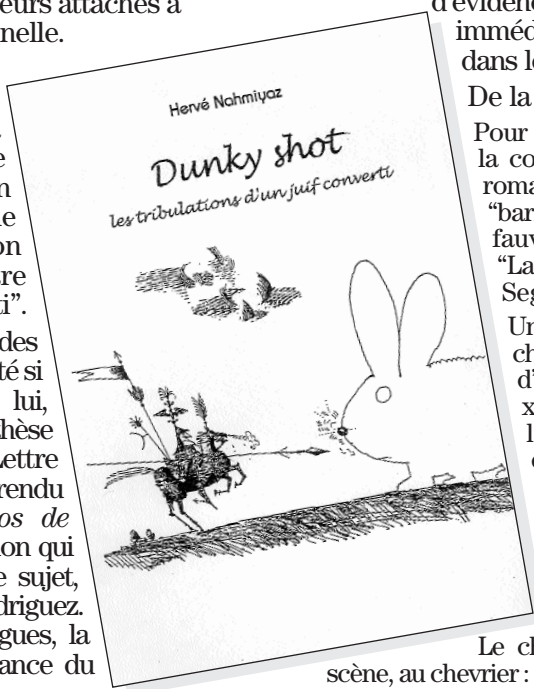
² Dans le n° 20.

³ Sur l'origine de Cervantès : chap. 9, "Le berceau bergine ?"

⁴ C'est d'ailleurs là un facteur constant de la réussite. Boileau ne formule-t-il pas simplement : "Il est en art des contraintes fécondes".

NDLR

⁵ (sous titré) : "S'il n'est pas facile d'être un nouveau chrétien, il n'est surtout pas facile d'être un ancien Juif."



...JUIF PORTUGAIS,
SALONICNIEN
DE NAISSANCE,
STAMBOULIOTE
D'ADOPTION !

Dans la LS 9 de
1994, pages 9 à 11
et sous la signature
de David
Benbassat-Benby,
nous avons évoqué
cette figure intéres-
sante, embléma-
tique par son nom,
à l'occasion de son
décès en 1993.

¹ 1999, Éditions ISIS.
Semsibey Sokak
10 Beylerbeyi-
Istanbul 81210
Turquie. 147 pages
Fax 90 21 63 21 86 66

² et ami personnel de
Salazar
NDLR

³ Angelo Roncalli, le futur
Jean XXIII représentant du
Saint Siège à Istanbul ne
fut pas le dernier à l'aider
dans cette tâche humani-
taire. Le célèbre ambassa-
deur de France, Tarbé de
Saint-Hardouin était là
également.

⁴ L'on comprend bien
pourquoi Istanbul fut,
durant toute la guerre
le centre d'une intense
activité de renseignements,
d'espionnage,
de tractations diverses...

⁵ 1999 Albin Michel
220 pages.

⁶ LS 18, juin 1996, page 14
Murir, bivar -
todos enjuntos.

⁷ Mort le 28 août 1943.

⁸ Le métropolitain de Sofia,
Stéphane, ne manqua pas
de courage. Il fut destitué
en 1948 sous le pouvoir
communiste.

⁹ Péchev fut condamné,
sortira de prison dès la fin
de 1945 et vivra la fin
de sa vie en exil intérieur.
"de la fragilité du bien..."
Il fut fait "Juste parmi
les Nations".

MÉMOIRES POSTHUMES ET INACHEVÉES DE JACQUES ABRAVANEL...

C'est un vraiment très curieux petit volume que Rifat Bali et ISIS ont la bonne idée d'éditionner. On ne s'ennuie pas un instant à sa lecture, mais à la vérité il semble que l'auteur ait réussi à inclure deux récits différents en un seul volume.

La première partie nous (auto-)décrit une sorte de surdoué en tout, incomparable à quiconque, du genre : "c'est définitivement moi le meilleur, et il n'est point d'autre meilleur que moi...". C'est net, parfois un peu agaçant, car ces réflexions sont généralement mieux acceptées lorsqu'elles émanent d'un biographe que de l'intéressé lui-même; mais il faut surmonter cette humeur et poursuivre la lecture des exploits ininterrompus de ce Zorro de l'époque... : gamin âgé de douze ans à Salonique en 1917, il dit avoir appris l'italien classique et nombre de dialectes régionaux de ce pays, en bavardant, chez son père qui les logeait (entre autres le général Bertoli), avec différents officiers de l'armée italienne : "Je finis par apprendre et à parler parfaitement l'italien et nombre de ses dialectes" (page 25). Heureux homme qui peut écrire cela... : "parfaitement", et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.

À vingt-sept ans (en 1933) il est déjà appelé à la General Motors de Lisbonne comme contrôleur. "Le coulage était énorme et ma réputation m'ayant précédé...", bref sa carrière fut vite assurée.

Au plan privé - il vaut mieux citer pour être cru tant la modestie ne le dévore pas (page 52) "Le vendredi soir après le dîner les notables juifs de Lisbonne avaient l'habitude de se réunir chez Moises Bensabat Amzalak, vice-recteur de l'Université technique de Lisbonne,² considéré à cette époque comme la personne portant le plus de titres académiques au monde. Dès mon arrivée je fus invité à ces réunions et j'y fis souvent par la suite le meneur des débats, bien que le plus jeune de l'assemblée."

Mais nous nous intéressons beaucoup plus à ce qui va suivre, lorsqu'il est nommé consul du Portugal à Istanbul. "Certains étaient attristés de mon départ, spécialement ceux qui avaient des filles à marier..." Car c'est à Istanbul (où il séjourne de 1934 à 1944) qu'il rendra d'éminents services humanitaires à tant de juifs de diverses origines fuyant le nazisme.³ La relation avec Von Papen, le dignitaire hitlérien en poste sur place⁴ souleva quelques vagues, dans le cadre d'une confraternité de bon ton. Certaines "indiscrétions" fusaient dans le Journal d'Orient sous la signature d'Angèle Karasu, la veuve du célèbre fondateur du journal.

Malgré sa rigidité et son manque d'humour, Jacques Abravanel accomplit un splendide travail à Istanbul et l'on ne peut que regretter l'inachèvement de ces mémoires. □

Textes commentés par Tzvetan Todorov

LA FRAGILITÉ DU BIEN LE SAUVETAGE DES JUIFS BULGARES⁵

Il ne s'agit pas de la première étude sur le sujet, toujours controversé à l'heure actuelle, du sauvetage durant la guerre des Juifs de Bulgarie par les autorités et la population bulgare elle-même, malgré la pression des Allemands.

Nous avons commenté en juin 1995 le livre de l'Universitaire américain Guy Haskell *From Sofia to Jaffa* exposant le départ massif, après la guerre, des juifs de Bulgarie vers Jaffa, mais qui évoquait nécessairement en préalable le sauvetage de ladite population durant l'occupation allemande.

Puis en juin 1996, Sara Konfino-Golub, elle aussi tout comme Guy Haskell originaire du même pays, racontait⁶ en judéo-espagnol sa souffrance toujours vive cinquante ans après, et un épisode très émouvant, au cœur même de la - peut-on écrire - "controverse" ?

Quel est l'objet de la discussion ?

Le rôle du roi Boris dans le fait que les juifs de Bulgarie ont souffert de la guerre (les 20 000 juifs de Sofia ont été exilés vers la province, dans des conditions difficiles) mais ont été épargnés du massacre.

Il semble que ce rôle du roi⁷ ait été mineur et qu'il ne se soit guère compromis dans un sens ni dans l'autre. Mais au total il a plutôt "navigué" avec diplomatie face aux exigences d'Hitler rencontré le 31 mars 1943 et de Ribbentrop.

Le brutal constat est que, si les juifs de Bulgarie primitive (dans ses frontières de 1939) ont été épargnés, la totalité de ceux des territoires occupés par la Bulgarie dans le sud, avec l'accord des Allemands (Thrace et une partie de la Macédoine) ont trouvé la mort. Marché secret ? Pas de réponse indiscutable, documentée !

Dans le sens de la solidarité maintenant avec les juifs : une bonne partie de la population, d'accord en cela avec une bonne partie du clergé⁸ la Bulgarie n'a guère connu, contrairement à certains pays voisins, d'anti-judaïsme clérical.

Dans le même sens, la volonté de quelques hommes déterminés, intellectuels, syndicalistes, politiques. L'action fut prépondérante de Dimitar Péchev, vice-président de l'Assemblée nationale, avec 42 députés partisans pour tant de la majorité conservatrice aux commandes.

Il faut noter qu'après la prise de pouvoir des communistes, l'épuration commença, ne tenant aucun compte de la position des politiques sur le sujet qui nous occupe.⁹

Le présent livre rassemble la majeure partie des textes faisant foi et des journaux personnels tenus par le premier ministre et d'autres, textes bien encadrés par Tzvetan Todorov. □

Jean Carasso

Jean Carasso

Pierre-Marcel Wiltzer

SOUS LES FEUX CROISÉS PAROLE DE PRÉFET ¹

Dans la LS 31, il y a six mois donc, nous évoquions incidemment la mémoire des enfants d'Izieu, à propos du convoi 73 parti de Drancy vers l'Est le 15 mai 1944. On sait que ce convoi, quasi intégralement d'hommes, arriva non pas à Auschwitz, comme présumé, mais à Kaunas et à Reval.²

Nous rappelions l'allocution émouvante de Bertrand Poirot-Delpech le 28 octobre 1997 lors de l'inauguration d'un monument sur place.

Voici que nous parvient, préfacé cette fois par le même Poirot-Delpech, le livre de souvenirs de Pierre-Marcel Wiltzer, ce sous-préfet admirable qui installa lui-même et protégea cette implantation tant qu'il fut en poste à Belley.

Il s'agit d'un texte rare car, si les récits des victimes survivantes de telles et telles rafles et déportation ont parfois écrit leurs souvenirs, les acteurs, ceux par lesquels les abominations ont transité - pour rester modérés dans la formulation - ne se sont guère exprimés par écrit : Maurice Papon n'a pas raconté, en un livre publié, comment il a fait charger des centaines de personnes dans des wagons à bestiaux pour une destination finale d'évidence connue de lui...

Pour en revenir à Wiltzer et ses mémoires, nous retiendrons trois épisodes parmi ceux qui sont racontés : celui d'Izieu et celui du pont de Chatellerault, mentionnant au passage celui de la prise d'otages inéluctable lors du déraillement provoqué d'un train.

Au printemps de 1942, son collègue préfet de l'Hérault le prie par téléphone de recevoir une infirmière - Mme Zlatin - qui recherche un lieu pour établir une colonie "d'enfants en danger".³ Il la reçoit et, avec l'aide de Marie-Antoinette Cojean, chef du secrétariat de la préfecture, du maire de Belley et la complicité tacite de tous, il installe les quarante enfants dans une maison vide, la fait meubler en un instant par un volontarisme sans faille, procure des cartes d'alimentation et le nécessaire, et même plus...⁴

Lisez ce récit simple où tout semble aller de soi, dans une période pourtant de pénurie et de suspicion.⁵

L'occupation allemande succède à l'italienne; Wiltzer assume évidemment son rôle et maintient une relation avec l'officier allemand responsable local, marié d'ailleurs à une Française.

L'atmosphère se durcit; Wiltzer, toujours sur le terrain, montre un courage et une intelligence politique hors du commun. Au jour prévu par exemple d'une prestation de serment au Maréchal devant le préfet régional, il convoque d'urgence une réunion de maires de son canton se faisant ainsi excuser : "J'ai décidé de ne pas y aller et de ne pas répondre. Il fallait prendre le risque... Personne ne m'en a plus parlé."

"Il fallait prendre le risque" voilà tout Wiltzer. Il est facile aujourd'hui de constater que "personne n'en a plus parlé" !

Les épisodes suivants rapportent comment plus tard, l'auteur étant sous-préfet à Chatellerault

- le déraillement du train mixte Paris-Irun - voyageurs français et militaires allemands - dans la nuit du 18 mars 1944 provoque une réaction automatique de l'officier de la Gestapo, devant Wiltzer accouru, et crie un ordre à son subordonné Wiedeman : "c'est un sabotage, fusillez douze otages, dont le sous-préfet ici présent !" Et Wiltzer, dans la nuit, d'une voix forte, en allemand : "grand merci pour les bénévoles qui en pleine et froide nuit sont accourus offrir leur aide pour sauver les blessés et les agonisants !"

"Silence glacial..." ajoute Wiltzer; on le croit. Personne n'est fusillé, cas rare dans telle circonstance. Le courage et l'intelligence des situations, tout Wiltzer est là !

- les militaires allemands en retraite le 30 août et le 1er septembre 1944 décident de détruire le pont principal de la ville avec une surabondance d'explosifs laissant présumer d'innombrables victimes civiles dans le quartier concerné. Les fûts de poudre sont en place, les cordons d'allumage aussi, les artificiers à pied d'œuvre.

Wiltzer raconte heure par heure les événements, ayant averti le lecteur qu'il reproduit des notes prises sur le moment même, pour ne pas que sa mémoire lui cause des troubles dans le déroulement tellement postérieur du récit écrit.

Il faut lire ces pages pour mesurer vraiment la différence entre un homme de bureau et ce patriote anxieux d'éviter des morts inutiles, courant partout durant vingt-quatre heures d'affilée, sans repas ni repos, avec une rare lucidité, essayant de retrouver le général qui a donné l'ordre de détruire. Malgré sa parfaite maîtrise de l'allemand, la seule connaissance du nom de cet officier - précédant ses troupes dans la fuite... - lui a coûté des heures et des heures de démarches et d'enquêtes auprès d'officiers subalternes qui se replient derrière les ordres reçus.

Grignotant du terrain (il réussit à faire dans un premier temps diminuer la quantité de barrils de poudre...) il parvient finalement à éviter une hécatombe locale. Les habitants de Chatellerault lui en manifestèrent une reconnaissance éclairée, par une plaque apposée sur le pont et rappelant les faits.

Émouvant et troublant, le communiqué de l'éditeur en quatrième page de couverture :

"Le 28 février 1999 le Préfet Pierre-Marcel Wiltzer mettait la dernière main à la rédaction du présent ouvrage. Le lendemain, la mort l'emportait soudainement."

À noter que dans le prologue, pages 13 et 14, l'auteur, après s'être interrogé sur la nécessité de l'écriture, lui qui n'est ni écrivain ni historien, déclare :

"Le plaisir de raconter et de transmettre est dans la nature de l'être humain qui pratique la convivialité et la société... à ce titre il m'est agréable d'y consacrer les dernières heures d'une existence qui s'achève..."⁶ □

Jean Carasso

¹ 1999 Éditions Comp'Act
157 Carré Curial
73001 Chambéry.
223 pages.

Fax : 04 79 85 29 34

² "Nous sommes
900 Français",
collectif en édition privée,
s'adresser à
Eve Line Blum,
26 chemin du Grd Buisson
25000 Besançon,
Fax 03 81 53 36 94

³ À demi-mots,
tout le monde comprend.

⁴ De la Phosphatine
Fallières chocolatée pour
les petits déjeuners...

⁵ Le 6 avril 1944 lors
de l'irruption de troupes
allemandes à Izieu,
Pierre André Wiltzer n'est
plus en poste.
Mais Marie-Antoinette
Cojean, elle, est toujours
en place et trouve
la présence d'esprit de
faire télégraphier à
Mme Zlatin alors en
déplacement, de ne pas
revenir.

⁶ C'est à son fils déferent,
Pierre-André Wiltzer,
Vice-Président de
l'Assemblée Nationale, que
nous devons la connaissance
de ce livre, avisés par
un lecteur qui se reconnaîtra.
Merci.

Dût la modestie de ce
fils en souffrir, il nous est
agréable de rappeler que
le père de Pierre-Marcel
était un notable, Maire de
Sarreguemines entre les
deux guerres, et que les
autres fils de Pierre-Marcel :
Hubert médecin,
Paul avocat et
Alex, avocat et député,
occupèrent tous des fonctions
de responsabilité et
de confiance dans la
Société française.

Est-il permis de conclure
qu'intelligence, courage et
rectitude se transmettent
tant par l'exemple que par
l'éducation ?

NDLR

Le livre commenté ci-dessous est un collectif paraissant sous le titre général :

“Mélanges,
Centre de recherche français de Jérusalem”

et se trouve être très disparate. Jean Baumgarten le présente dans une substantielle préface expliquant l'évolution de la recherche sur la culture ashkénaze, heureusement commencée dès la fin du XIXe siècle ici et là, fortement relancée dans le premier tiers du XXe siècle au moment où la dispersion des tissus humains traditionnels par l'émigration en commençait la dissolution. Vision prémonitrice que ce besoin d'étudier alors que la Choah allait détruire intégralement ce milieu humain en Europe de l'Est.

Jean Baumgarten rend leur dû aux grands chercheurs, brise la barrière entre traditionalistes et modernistes et insère la culture yiddish dans un pluralisme culturel européen “les études yiddish restent un domaine vivant des études juives [...] aucun aspect du présent et du passé juifs n'échappe à cette vaste entreprise d'investigation scientifique et d'étude systématique du judaïsme dans ses dimensions plurielles”. Ce livre ne concerne, ajoute-t-il, que les recherches en France et en Israël, précisant qu'il en est bien d'autres, en Allemagne et aux États-Unis par exemple.

Les autres articles du livre sont donc très diversifiés, fréquemment traduits de contributions déjà publiées en hébreu.

Jean BAUMGARTEN David BUNIS, dir.

LE YIDDISH LANGUE, CULTURE, SOCIÉTÉ¹ RENCONTRES SÉFARADES-ASHKÉNAZES

Dans ce livre très passionnant, Jean Baumgarten, directeur de recherches au CNRS spécialiste de littérature yiddish ancienne et David Bunis, professeur de judéo-espagnol à l'Université hébraïque de Jérusalem ont réuni un certain nombre d'articles afin de donner une idée au lecteur francophone de l'étendue et de la variété des recherches dans le domaine des études yiddish. Parmi les auteurs on retrouve ceux qui, à Jérusalem se sont attachés à rendre accessibles des pans entiers et parfois mal connus de la culture ashkénaze à des générations d'étudiants passionnés.

Les lecteurs de La Lettre Sépharade peuvent légitimement s'interroger sur la présence dans leur publication d'un article sur un ouvrage qui concerne le yiddish. Quant à David Bunis, on est en droit de se demander ce qui l'a poussé à concevoir et à participer à un tel livre.

La clef de l'énigme est fort simple : David Bunis, linguiste, spécialiste des langues juives, est aussi un yiddishiste émérite. Or l'objectif du livre est de situer et de cerner la culture yiddish dans l'espace qui lui est propre, construit par des siècles d'intimité, de replis sur soi et de porosité avec le monde extérieur. Ainsi existe-t-il des zones de spécificité que le yiddish partage avec son jumeau sépharade, le judéo-espagnol. C'est là que David Bunis entre magistralement dans le jeu de l'ouvrage et régale le lecteur d'un article au titre extrêmement explicite : “Rencontres

séfarades-ashkénazes et développement de la littérature *judezmo*”.

L'aventure commence, (pour ce qui concerne le judéo-espagnol et non les rencontres entre Sépharades et Ashkénazes...) environ au moment de l'expulsion d'Espagne et prend corps jusqu'au XXe siècle dans les déplacements du peuple juif, de ses livres, s'appuie sur ce formidable instrument de diffusion de la culture qu'est l'imprimerie et sur les échanges d'idées. Imprimeurs ashkénazes de l'Empire ottoman, Sépharades installés dans des communautés à majorité ashkénaze, tout voyage d'Ouest en Est, du Nord au Sud, d'Europe orientale au Levant et d'Orient en Occident. La peur de la déjudaïsation, les lendemains d'espoirs messianiques déçus s'inspirent du modèle ashkénaze pour redresser la piété du peuple. La parenté du *Meam Loez* et de la *Tsene Urene* est évidente. Ce que l'on sait moins, sauf si l'on est pratiquant, c'est que dans les années 1970, le *Meam Loez* traduit en anglais connaît un véritable succès dans les communautés orthodoxes américaines à majorité ashkénaze. L'inspiration ashkénaze a contribué aussi à la mise en place de genres et de coutumes typiquement sépharades comme la récitation du Seder de Pessah en *ladino*. À vous, cher lecteur, de découvrir la démonstration de David Bunis.

Un autre exemple, plus récent celui-ci et en faveur de la modernité. Un certain Yisrael Hayyim s'installe à Vienne. Familier de la *Haskalah* et de ses divers textes, il entreprend sa propre traduction de la Bible en *judezmo* “en strict accord avec la traduction de la Bible en *ladino*”. Dans les “pages titres” du *Targum* ashkenazi, traduction de la “Bible ashkénaze allemande”, Aharon Pollak le remercie de l'avoir aidé à accomplir cette œuvre. Yisrael Hayyim publie aussi en 1823, un manuel en *judezmo*, le *Otzar ha-hayyim*.

Au fil des siècles ces relations et ces rapports réciproques vont stimuler les parutions modernes en *judezmo*, de la fiction aux journaux. La *Haskalah*, phénomène par trop décrit comme uniquement ashkénaze va s'épanouir en monde sépharade. Et si, ça et là dans le monde ashkénaze, certains tenants de la modernité, des Lumières et du progrès ont voulu réduire le yiddish à un jargon indigne de porter le flambeau de la culture, ce type de guerre des langues ne semble pas s'être posé avec le *judezmo*.² C'est donc sans complexe et sans trop de conflits linguistiques que sur le modèle de l'Europe orientale, ont fleuri dans les communautés sépharades une littérature moderne et une presse active. Quant à certains écrivains yiddish, ils furent aussi très appréciés et traduits en *judezmo*. Pour en savoir plus je ne peux que conseiller l'immersion dans cet article.

Et qui sait, les lecteurs de La Lettre Sépharade trouveront peut-être au delà du beau texte de David Bunis et à la lecture de l'ouvrage “Le Yiddish, langue, culture, société”, d'autres occasions d'apprécier par eux-mêmes, peut-être de découvrir, les différences et les parentés de deux judéo-langues liées par une sève commune : le judaïsme. □

Ariel Sion

¹ 1999 CNRS Éditions, Paris. 282 p.

² Hélas si, le même problème s'est posé pour le judéo-espagnol : la principale cause du déclin de cette langue réside dans le mépris dans lequel la tenaient nombre de partisans du “tout français, la langue de la culture...” dans le sillage de l'Alliance Israélite Universelle dès le troisième tiers du XIXe siècle. Et ceci avant même la Choah qui a vu disparaître un si grand nombre de locuteurs !

NDLR

Ce que publie depuis bien des années Elena Romero en Espagne est toujours largement documenté et clairement présenté, objet de recherches approfondies sur lesquelles il est difficile de revenir après elle.

Elle s'était fait connaître parmi les chercheurs par des travaux de qualité en musicologie sépharade "Coplas sefardies" etc.

Nous la retrouvons cette fois dans un domaine insolite... et fort différent, mais tout aussi documenté !

Elena ROMERO

EL LIBRO DEL BUEN RETAJAR ¹

La circoncision ou *brit-mila* est une cérémonie essentielle dans le judaïsme traditionnel. Outre la littérature religieuse, elle a inspiré l'artisanat et l'art avec la réalisation de tous les objets utilisés pour la pratiquer. Elena Romero a choisi d'offrir au lecteur une sélection de textes judéo-espagnols sur le sujet et de les regrouper dans un ouvrage qu'elle a intitulé *El libro del buen retajar*, mot à mot, "Le Livre du bien tailler en rond".

L'une des premières qualités du travail d'Elena Romero est, outre l'originalité de son sujet, la concision et la clarté avec lesquelles elle le traite. Son livre est partagé en trois sections :

- Une introduction dans laquelle elle explique au néophyte ce qu'est la circoncision : son origine et sa signification, son histoire, les lois qui la régissent, le folklore qui s'y rattache et son profond enracinement dans le peuple juif, aussi bien chez les croyants que chez les laïcs. Elle fournit trois raisons spécifiquement juives pour cet attachement à une mutilation sexuelle répandue chez nombre de peuples : l'hygiène, l'appartenance à la nation juive, et l'antiquité de la cérémonie qui remonterait à quatre mille ans, au patriarche Abraham.

- La seconde section nous présente deux ouvrages fondamentaux sur le sujet : le *Sefer Lel Shimurim* écrit par le rabbin de Salonique Isaac Amarillo et, plus célèbre, le *Sefer Me'am Lo'ez* du rabbin Jacob Juli qui est un commentaire sur la Genèse et une partie de l'Exode.

- La dernière partie est une compilation de textes complémentaires des deux précédents : le *Sefer Menorat hamaor* (Isaac Aboab, fin du XIV^e siècle) le Livre du chandelier de lumière, traduit de l'hébreu; *Pele yo'ets* (Elyézer Papo, 1824 Constantinople); Le miracle du Conseiller, traduit de l'hébreu; *Sefer Kav hayashar* (Zévi Hirsh Kiodonover, 1705), Le Livre des 102 (chapitres) de l'homme intègre, traduit de l'hébreu; *Sefer Midrash Aseret hadibrot* (Le Livre du Midrash des dix commandements, Recueil de récits médiévaux publié en judéo-espagnol à Belgrade en 1855 et 1860); *Bet tefila* (Oratoire, l'une des rares traductions intégrales du livre de prières en judéo-espagnol faite par Abraham Asa à Constantinople en 1739); *Sefer shulhan hapanim* (Livre de la table de l'âme, l'une des versions les plus anciennes en judéo-espagnol du *Shulhan aruh*, Salonique 1568); *Sefer Shulhan*

hameleh (Le livre de la table du roi, traduction du traité *Orah Hayim* du *Shulhan aruh*, par Abraham Asa, Constantinople, 1749); *Sefer Tsorhe tsibur* (Le livre des besoins du public, compilation en vers des préceptes et règles du judaïsme réalisée par Abraham Asa, Constantinople, 1733).

L'ensemble est complété par un glossaire indispensable, les sources, un index onomastique et des thèmes traités, ainsi que d'une bibliographie générale.

Cette étude présente donc de multiples intérêts : elle est une source très complète sur les traditions sépharades liées à la circoncision ; elle fournit un choix diversifié de textes en judéo-espagnol qui constituent un recueil d'anecdotes populaires, *Haggadoth* qui viennent illustrer et justifier les traditions de la circoncision juive.

Après avoir rappelé les circonstances historiques où les Hébreux cessèrent de pratiquer la circoncision soit spontanément soit sous la contrainte, E. Romero nous rafraîchit un peu la mémoire quant aux lois et au rituel qui régissent cette cérémonie. Les quatre personnages essentiels de la circoncision sont le père, le parrain ou *sandak* et, le cas échéant, le circonciseur ou *mohel*, (notons que c'est au père que revient normalement ce rôle). Il y a bien une marraine mais elle se contente de transporter l'enfant sur un coussin, des bras de la mère à ceux du parrain. L'opération se pratique au huitième jour après la naissance, tôt le matin. Les instruments de la circoncision sont le couteau, la *almodraza*, qui sert à maintenir la peau que l'on va couper, un récipient pour l'antiseptique et une sorte de vase contenant de la terre où seront recueillis quelques gouttes de sang et le prépuce avant d'être enterrés dans le cimetière.

Voici donc quels sont les thèmes essentiels développés dans les ouvrages en judéo-espagnol, originaux ou traduits de l'hébreu, que nous fournit E. Romero : le premier qu'elle a transcrit, le *Sefer Lel Shimurim* se lit la nuit, la veille de la circoncision, pour tenir les assistants éveillés. Il s'agit d'une copie – habile affirme la chercheuse – des passages du *Me'am Lo'ez* de Jacob Juli traitant de ce sujet. Isaac Amarillo, l'auteur, le souligne d'ailleurs en toute modestie dans sa *hakdama*, son introduction. Son but est de protéger l'enfant de tout mal et cette lecture ne peut être que bienfaisante.² S'il l'a écrit en judéo-espagnol (qu'il appelle *ladino* quoiqu'il s'agisse là d'une langue tout à fait populaire) c'est afin qu'il soit accessible à tous.³ Alors il ne faut sans doute pas demander au livre plus que l'auteur n'en propose : ce n'est pas un traité de métaphysique mais simplement un recueil d'anecdotes qui doivent intéresser et retenir l'attention des jeunes : la circoncision d'Abraham, celle de Rabbi Yehuda haNasi; David et la circoncision (pour démontrer la nécessité de la pureté); le ministre romain défenseur des Juifs ; la reine Hélène et son fils Izates; les fils du roi Talmai etc. Tout cela pour illustrer cette cérémonie et le rôle qu'y jouent principalement le parrain et le *mohel* ("Le *mohel* avare et les diables"). Mais ces histoires divertissantes ne constituent pas l'essentiel : le rituel est décrit en détail : examen

¹ 1998 Consejo Superior de Investigaciones Científicas Madrid, 335 pages.

² Y esto que se melda en esta noche es por guardarlo a el ninyo de todo mal y es muncho provechoso para la criatura el poco que se melda en esta noche.

³ Y lo escribi en ladino, siendo que en esta noche de shemira se topan todo modo de dgenté...

¹ *Un ninyo que esta amari-lyo es senyal que no tyene aun su sangre y no lo cercuran hasta que tenga su sangre y torne su color como color de los otros ninyos. (Shulhan hapanim).*

² Allemand/portugais. Une Jérusalem du nord, les Sépharades à Hambourg. Superbe iconographie.

³ Aussi du Brésil, d'Afrique du Nord, de Venise, Ferrare, Salonique et Smyrne par exemple.

⁴ Cette situation dura jusqu'en 1640.

⁵ On se souvient du superbe Faust et Halévy : *Betahaim, sefardische Gräber in Schleswig-Holstein*, que nous avons commenté dans notre édition de mars 1998.

⁶ Il l'appelle carrément "l'Inquisition rabbinique".

Illustration de N. Stavroulakis pour le livre de poèmes de Rita Gabbai commenté en page 17.



de l'enfant, bénédictions et prières, le prépuce, date et heure de la circoncision, ainsi que les obligations sociales, l'importance d'inviter les pauvres, Dieu récompense qui est charitable, les expulsés d'Espagne et l'homme charitable, les fondements des croyances, la création de l'homme et les âges de la vie. Cet ensemble rédigé dans une langue bien vivante se veut instructif. Le *Sefer Lel Shimurim* est bien dans la tradition rabbinique de la *Haggada* talmudique dont le poète Bialik donnera une compilation magistrale en hébreu.

Le *Lel Shimurim* d'I. Amarillo étant une copie très libre du classique de la littérature judéo-espagnole, le *Me'am Lo'ez* sur la Genèse, nous retrouverons donc, dans le commentaire de J. Juli, nombre d'anecdotes et de conseils dont nous avons pris connaissance avec l'ouvrage précédent. Cependant, Elena Romero, dans son introduction, prend soin de souligner les différences qui existent entre les deux compilations, les additions en particulier effectuées par I. Amarillo, voire les omissions. Pour le texte du *Me'am Lo'ez* proprement dit, écrit par un érudit, elle dégage les différentes sources qui sont évidemment multiples, du *Targum* de Yonatan ben Uziel au *More Nebujim* de Maïmonide en passant par le *Targum d'Onqelos* et le *Zohar*.

Enfin, pour compléter ces deux traités de base, "les élargir", E. Romero fournit neuf autres *Sefer*, dans lesquels – en plus d'anecdotes figurant déjà dans les deux ouvrages susmentionnés – sont prodigués nombre de conseils complémentaires ou exprimées certaines convictions : *Tiempos oportunos para la prenhez* (époque favorable à la grossesse), *Excelencias de los varones* (excellence des garçons), dans le *Menorat Hamaor* ; des constatations médicales sur l'enfant *amari-lyo o colorado*, jaune ou coloré, car le circonciseur porte la lourde responsabilité médicale de décider si le moment est bienvenu pour pratiquer le rite.¹ Avec ce travail de 335 pages, Elena Romero réussit le paradoxe de réaliser une œuvre de parfaite érudition nourrie de thèmes populaires exprimés dans une langue du quotidien qui, quelle que soit l'ancienneté des textes, reste tout à fait accessible à un judéo-hispanophone contemporain. Mais ce paradoxe, ne le retrouvons-nous pas chez ces mêmes docteurs en science biblique et talmudique, savants hébraïsants et maîtres en araméen, les Amarillo, Juli, Asa ou Papo qui, depuis l'expulsion d'Espagne, n'ont pas craint de recourir au *djudzmo* qualifié de "trivial" ou de "saber" par certains intellectuels, pour

maintenir entre leur peuple et la tradition millénaire, c'est-à-dire eux mêmes, un lien d'autant plus nécessaire que l'histoire de ce peuple a été celle de l'éclatement, de l'errance et de la persécution ? □

Bernard Pierron

Nous avons traité, dans notre n°25, de mars 1998 des Sépharades de Hambourg, surtout au travers des noms portugais recensés dans les trois cimetières locaux par les soins - entre autres - de Michaël Halévy. Cette fois le même auteur nous offre un survol historique, exhaustif de ces siècles de vie sépharade en ville hanséatique.

A JERUSALÉM DO NORTE, SEFARDISCHE JUDEN IN HAMBURG²

C'est une précieuse brochure bilingue de 48 pages que nous a fait parvenir son concepteur-coordonateur, Michaël Studemund-Halévy. Il s'agit du catalogue d'une exposition qui s'est tenue récemment à Hambourg. L'iconographie est superbe et le texte plein d'intérêt : le propos est d'expliquer, d'illustrer l'arrivée des Sépharades à Hambourg/Altona entre 1580 et 1600 au nombre de 1200 environ (*Nação portuguesa* comme ils se qualifiaient eux-mêmes) depuis le Portugal mais pas seulement.³

Il faut rappeler que les juifs du Portugal à cette époque avaient été de force, du moins leurs grands-parents, convertis au catholicisme en fin de 1496 et qu'ainsi ils avaient tout à craindre de l'Inquisition, installée en 1537, s'ils étaient surpris maintenant leur foi ancestrale. Les choses empireront en 1580 lors de l'annexion du Portugal par l'Espagne.⁴

Le rôle de cette nouvelle colonie dans le commerce international fut essentiel, poste avancé du système *Nação portuguesa* avec les coreligionnaires installés à Venise, aux Caraïbes, à Bordeaux/Bayonne, voire Dantzig etc.

Mais tous n'étaient pas commerçants, les médecins, intellectuels, poètes, rabbins, chantres ont contribué au lustre de Hambourg (Jérusalem du Nord) jusqu'à la Choah qui a tout anéanti - hormis partiellement les trois cimetières que Michaël Halévy ne cesse de parcourir et décrire.⁵

Le survol historique est superbe. La vie culturelle de ces *Portugueses* est bien mise en valeur. Il nous est rappelé que le portugais fut la langue du quotidien, que les œuvres poétiques et scientifiques étaient communément publiées en espagnol, et la liturgie en hébreu. On priait dans les synagogues en portugais, et bien des sermons de rabbins ont été publiés. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle le portugais resta aussi la langue du commerce international au sein du "réseau" Hambourg, Amsterdam, Curaçao.

Michaël Halévy rappelle la mémoire de familles célèbres, tels le médecin Rodrigo de Castro (alias David Namias), tels les Texeira, Curiel, Rosales, Samuel Abas (qui laisse, à sa mort en 1691 une bibliothèque de 1100 livres...)

En 1656 le Vénitien Isaac Jessurun devient le rabbin de la colonie. L'auteur n'élude pas la délicate question de l'intolérance⁶ des rabbins vis-à-vis de ceux qui prenaient quelque distance avec l'orthodoxie, Uriel da Costa et Baruch

Spinoza par exemple. Il rappelle au passage l'intransigeance des Luthériens¹ et met ainsi en lumière la fixation sur la Terre Sainte, le messianisme, ce désir de rédemption parcourant aussi les sociétés catholique et protestante. En 1666 la nouvelle de l'apparition d'un nouveau "messie" Shabetay Zvi se répand en traînée de poudre.

Le tremblement de terre de Lisbonne fut plus tard communément interprété à Hambourg comme le châtement de Dieu infligé à des convertis. Les liens n'avaient jamais cessé d'être étroits entre la *Naçao* et le Portugal, mais nulle part à Amsterdam ou à Hambourg ne se manifestait un quelconque désir de retour.

Au milieu du XVII^e siècle arrivèrent à Hambourg nombre d'Achkénazes fuyant les pogromes de Pologne et d'Ukraine, et la fin de ce siècle vit aussi celle de la suprématie des Portugais dans la région.

Le courant des Lumières (*Aufklärung*) fut illustré par un élève de Moses Mendelssohn qui fut fait Grand Rabbin à Londres et "Sépharade d'honneur" puis qu'inhumé au cimetière de la Königstrasse à Hambourg : Naftali Hirz Wessely (1725-1805).

Quelques autres grandes figures sont présentées : le libéral Abraham Meldola qui publia en allemand une grammaire portugaise en 1784; Jacob Cohen Belinfante; les Castro - quatre siècles en Altona, médecins, commerçants en tabac - et la belle figure de Joseph Sealtiel pour terminer hélas, qui s'acharna bec et ongles à protéger après 1937 les membres de sa communauté et mourut finalement fin mars 1945 avec sa famille à Dachau après un séjour à Therisienstadt.

Entretiens sont évoqués le Congrès Sépharade Mondial d'Amsterdam en 1938, aveugle hélas sur les dangers évidents, les quelques départs vers le Portugal justement (les familles Jessurun, Delmonte et Cassuto en 1933 par ex.) et le crypto-judaïsme au Portugal. Une grande nostalgie se dégage dans la dernière double page du constat que d'une telle civilisation il ne reste quasi plus rien, les synagogues ont été démolies, et même les cimetières ont été vandalisés... Le courage, le mérite et la persévérance de Michaël Halévy n'en sont que plus remarquables ! □

Jean Carasso

Matilda Koen-Sarano

LEJENDAS

I KUENTOS MORALES DE LA TRADISIÓN DJUDEO-ESPANYOLA ²

La persévérance, la croyance en ce qu'elle fait, l'énergie de Matilda sont superbes et admirables. Elle est maintenant retraitée, publie ici son quatrième livre bilingue sur les contes, légendes et *konséjas* de notre culture, sur Djoha dont elle est devenue la référence mondiale. Elle

enseigne le judéo-espagnol³ en Israël et ailleurs, prêche la bonne parole (en judéo-espagnol bien sûr) partout où elle passe et son kilométrage parcouru en avion est impressionnant, à l'image de son ubiquité n'ayant d'égale que sa popularité...

Elle est de ces vingt ou trente personnes dans le monde qui portent à bout de bras notre langue et notre culture et y intéressent nombre de Sépharades d'origine qui les avaient enfouies, comme inopportunes, mais se plaisent à y revenir. Qui n'a pas rencontré Matilda en représentation, racontant sur scène ou même en petit groupe quelque histoire de Djoha n'a pas idée de son charisme...

Ce nouveau recueil, bâti sur la même trame que les précédents, bilingue, aéré, soigneusement illustré et présenté, propose des contes de la tradition orale dont partie existaient déjà par écrit, partie, non.⁴ Et comme toujours, chaque texte porte le nom de son informant(e).⁵

Ces contes viennent souvent du *Meam Loez*, et les figures centrales en sont fréquemment le roi Salomon - qui, marié de nombreuses fois passe pour avoir bien connu les aspects négatifs de l'âme féminine - ou Eliahou Anaví, parfois Haroun el Rachid, ou simplement "le rabbin".

Si le conte moral énonce une vérité claire et absolue, non localisée, la légende constitue un genre plus populaire, sur un support historique. Certains textes peuvent apparaître dans les deux catégories.

C'est Tamar Alexander⁶ qui explique cela dans une préface bien charpentée.

Les contes et récits portent chacun leur individualité, sont courts - parfois une demi-page - ou longs - jusqu'à huit ou dix pages - comme de petites nouvelles en vérité, distayants (page 59 *Los tres shastres*) ou austères, voire amusants (page 75 : "Ce que veulent les femmes ? dix maris chacune".)

Et comme on ne prête qu'aux riches, en plus de Salomon, Eliahou Anaví et consorts, on trouve même Napoléon dialoguant avec un juif :

Napoléon : "Juif, comment t'appelles-tu ?

"Je m'appelle Moshe, je suis professeur d'Histoire Sainte; et toi ?"

"Moi je m'appelle Napoléon et je suis le chef de l'armée française. J'ai une question à te poser; si tu y réponds tu gagnes la moitié des 4000 F que j'ai sur moi." (et le juif les gagne...)

Lisez plutôt comment il suture à Napoléon, non sans astuce, les autres 2000 F !⁷

Encore un livre indispensable aux enseignants !⁸

¹ "L'Inquisition luthérienne."

² En judéo-espagnol et hébreu face à face 1999
Editeur : Nur Afakot
P.O.B 1199
Jérusalem 91010
370 pages.

³ Ne vient-elle pas de publier, sur la demande d'élèves, un recueil : *Tabelas de verbos* ?

⁴ Dans ce dernier cas, Matilda s'efforce toujours de respecter la langue parlée par le locuteur, avec ses caractéristiques propres, locales ou personnelles. Et d'un conte au suivant, les différences sont notables dans le vocabulaire, les abréviations, les ellipses etc.

⁵ On est très admiratif du fait que ces 52 informant(e)s connaissent en moyenne chacun cinq langues... tout comme Matilda elle-même qui en pratique couramment six ! Sara Yohay par ex. née à Barcelone en 1937, morte en Israël en 1997, qui lui a rapporté plusieurs contes, en parlait dix. La pratique de nombreuses langues ne constitue peut-être pas à elle seule la culture... mais cela aide...

⁶ Titulaire de chaire à l'Université du Neguev.

⁷ Pages 115 et 116, histoire racontée par Djenny Salinas d'Istanbul, en 1989.

⁸ D'autant qu'un lexique de 13 pages aide à la compréhension des mots les plus rares.

*El ombre atrivido
puede (f)azer todo;
el espantozo, nada*

Kosas i otras de Sefarad

■ Conférence à Thessalonique

— 16 et 17 avril 2000 —

Après le succès d'une première conférence culturelle organisée par la Communauté Israélite de Thessalonique les 19 et 20 octobre 1997, notez la tenue d'une deuxième, les 16 et 17 avril 2000 sur le thème : **le judéo-espagnol**

une langue juive en recherche de son peuple (ses locuteurs) ("Judeo-espaniol, a jewish language in search of its people")

Les interventions s'effectueront en français, anglais, grec et judéo-espagnol, avec traduction simultanée.

R. Gatenio

9 Odos Solomon - GR 546 24 Thessalonique,
Tél. 30 31 73 01 06 - Télécopie 30 31 73 68 88

est chargé de l'organisation, et vous êtes conviés à prendre contact avec lui pour recevoir le programme détaillé et vous inscrire.

La Lettre Sépharade sera représentée sur place, accompagnée d'un petit groupe d'amis de France.

Lecteurs de Grèce et d'ailleurs, venez faire connaissance !

Plusieurs livres et un disque nous sont parvenus trop tard pour que nous puissions les commenter et en rendre compte dans cette édition. Ils trouveront leur place dans le numéro suivant.

Il s'agit entre autres de :

■ *Le testament de Spinoza*

d'Ami Bouganim, aux éditions du Nadir, fin 1999, 390 pages.

■ *Spinoza, le masque de la sagesse*, de Patrick Rödel, Editions Climats 1997.

■ *Voices from Jewish Salonika*

collectif sous la direction de David M. Bunis réunissant 120 extraits de presse satirique parus à Thessalonique entre les deux guerres, rapportés ici en judéo-espagnol et caractères latins, ainsi qu'en hébreu, précédés d'une importante introduction en anglais et en hébreu du Professeur Bunis.

■ *548 jours sous un nom d'emprunt.*

Salonique 1945, mémoires de guerre de Rosina Asher-Pardo chez Gavrielides à Athènes, 1999.

■ *Le lion et le moucheron*

Les marranes de Toulouse de Jacques Blamont, chez Odile Jacob, février 2000, 461 pages.

■ *Les vendanges de Rachi*

de Sylvie Weil, chez Flammarion, janvier 2000, 300 pages.

■ *Le disque Naguila, chants mystiques séfarades*

Le second *Index*

des articles parus dans La Lettre Sépharade durant les années 1998 et 1999 - vient de paraître.

L'Institut Universitaire

Euro-Méditerranéen Maimonide

ouvre ses portes à Montpellier sous la Présidence du Grand Rabbin René-Samuel Sirat et la direction de Michaël Iancu (Rue Edouard Villalonga 34000 Montpellier Tél./Fax. 04 67 27 92 19)

C'est une structure qui offre parallèlement des grandes conférences, des cours hebdomadaires, des séminaires, qui organisera des voyages sur les traces du judaïsme méditerranéen etc. Les intervenants sont des universitaires ou non, musiciens et gens de théâtre etc. spécialistes et chercheurs.

Michèle Bitton vient de publier un recueil - fruit de ses recherches depuis des années - intitulé : "Poétesses et lettrées juives, une mémoire éclipsée", montrant que, depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle, toutes les femmes n'étaient pas illettrées, loin s'en faut ! Certaines même avaient du talent...

1999 Publisud,
121 pages.

VOYAGE SUR LES SITES JUIFS EN ESPAGNE DU SUD POUR QUELQUES LECTEURS DE LA LETTRE SÉPHARADE

Dans la LS de mars 1999 nous proposons à nos lecteurs et pour le mois d'octobre, un voyage sur les sites juifs d'Italie du Nord. Puis nous envisageons pour l'année suivante : octobre 2000, une excursion complémentaire sur les sites d'Italie du Sud.

Il nous avait échappé à l'époque que cette année 2000 serait "mariale" et attirerait un nombre considérable de pèlerins et touristes en Italie.

D'où l'idée, pour octobre 2000, d'un voyage en Espagne du Sud, complémentaire de celui que nous avons effectué sur des sites juifs au nord à l'automne de 1997.

Le réseau des villes à traces juives en Espagne ("Red de juderias de Espana-Caminos de Sefarad") est bien structuré et comporte actuellement les suivantes : Caceres, Cordoba, Girona/Besalú, Hervás, Oviedo, Ribadavia, Segovia, Toledo, Tortosa et Tudela, (secrétariat à Gérone). Nous en avons visité quatre. Il en est d'autres bien sûr, nombreuses, de traces juives en Espagne !

Nous serons donc très aidés par la "Red", bénéficiant de sa structure pour des contacts intéressants.

Faites-nous seulement connaître pour l'instant votre désir de participation, sans aucun engagement ferme ni de part ni d'autre car un tel voyage suppose un nombre de participants et d'autres conditions à réunir.

Le départ en avion pourrait s'effectuer de Paris directement vers Malaga ou Séville, et le retour depuis Madrid. Les choix sont évidemment difficiles ...

La Rédaction

N°1
 April 2000

La Lettre Sépharade

Editor's column

La Lettre Sépharade was started nine years ago in France as a link among *luthino* speaking Jews, inheritors of a ballcanic culture. Their culture and their language, *luthino* or *judezmo*, brought with them from their forced exile from the Iberic Peninsula to different parts of the world, is still important to them. Some still speak *luthino* or simply like the songs, others are fond of their nonae' recipes, or the culture and history of their ancestors.

There is a strong need to keep in touch with other Sephardim, to reclaim with one's past, to keep alive this culture for the younger generations and to get together to celebrate aspects of our culture.

The out pouring of books and CD's is a living proof of the renewed interest in our culture and our purpose is to keep you informed.

At this point in time we wish to reach out to those people who do not speak French, the *lingua franca* of the Sephardim in the beginning of the XXth century. We are happy to inform you of the creation of an american version of La Lettre Sépharade. We intend to publish four issues a year, (similar to the french version) with more pages devoted to the *luthino* language of our forebears. We will translate a certain number of recipes and articles from the french version and incorporate material coming from English speaking contributors of La Lettre. Our purpose is also to inform you about concerts and other events which are of interest to you. Your suggestions will be appreciated and will be considered.

To increase our readership outside the french speaking world we need to rely on you, our readers, and ask for names and addresses of English speaking people you know - Sephardim themselves or not, it doesn't matter - who would be interested in our endeavor. Our success depends on it. We are looking for addresses in

USA but also in UK, Australia, South Africa, Israël and Eastern Europe,... anywhere !

We thank you in advance and are convinced that we will succeed in this common endeavour and we will contribute our part alongside our esteemed colleagues from the Sephardic Press around the world.

Thank you □

From the Editor

CONTENTS	N° 1
Editor's column	1
Studies and ...	
Enc...	2-6
	7
	8
	8
	9
	10
	11
	12
	13
	14

*Qu'elle vive 120 ans
 cette nouvelle
 publication
 qui voit le jour
 au printemps 2000 !*

*He vive 120 anys
 esta publicacio n
 he aparada en
 primavera 2000 !*

Te ize tanto konfidensyas asta agora ke te izites de mi famiya.

Lo ke te vo kontar esta vez, te lo digo kon lagrimas i rizas.

Te vo avlar de mi ermanika tanto kara. Estava en vijita ande mozotros (eya bive en Israël). Ansina es ke se topo kon mi el diya del pranzo a la Perle Ottomane (organizado por Los Amigos de la Lettre Sépharade). Komo syempre, pujados i no mankados ! estavamos estrechos los unos kontra los otros i topando esto normal.

Dime, jurnaliko myo, los intelektuales no saven nunca riyir ? Empesimos a diskutir kon las personas ke stavan serka, ke eyas eran lo mas de paryentes nasidos a Selanik. Mi ermanika i yo los kontimos unas kuantas chakas para asperar el momento asta ke venga la komida, ke era ekselente de sabor i kuantidad.

Oyendo las rizas, el lugar se intcho a torno de mozotros. Es alora ke mi ermanika se mityo a kantar (yo me se fue la boz despues de una operasyon) unas kuantas kanti-gas ke aziyan la alegria de nuestros paryentes. Kada persona ke se aserkava le demandava de kantar otra vez. Eya, de natura alegre no diziya "no". Ansina es ke prometi d'eskrivir las palavras. Arogo a todos de akodrar-se de mi ermanika ke le vino un kastigo grande : su ija bohora se le muryo

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'Isacco Hazan qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTÁVA LA BAVÁ... EL GÁTO DE DJOHÁ

Djohá i su amígo Mahmút dérsan en la kavané

Djohá : me paréses dertlí. Ke te akontesyó ?

Mahmút : décha estár; Zeynép, mi espóza djuró de matárme !

Djohá : no me dígas ! éya, ke te kyére tanto ?

Mahmút : Si figúrate ! Kazádos - dirémos kazufládos ; mas négro, kazuflujeádos - désde ányos ! Atchákes de una gatíka, akarreadéra de pleitos ! Ugursúza ! Mazál bácha ! Kúlpa mi blandúra ! Del prinsípyo, me saltáva a los dízes fin a arazgár kon sus pintchés las pyéernas del pantalón ! Yó, adjideándo, no me avíya ikideádo la álma de arondjárta de ánde veníya... de la káye, la pérra de káyes !

Djohá : Yo tambyén, kuándo me kazí, Fatimá avíya aperfijádo un gáto.

Mahmút : syénte un póko, yo, lo ke yévo !

Djohá : ávla !

Mahmút : oy, de madrugáda, kómo de usúl me asentí pára el desayúno. Ke véyo ? Endevína ! la gáta gostándo la létche en mi findján ! me suvyó una tála bírra ke ni una ni dos aferrí el kutchíyo pára degoyárla. Surprendído por Zeynép, me gritó : "animó ke téngas delevantár la máno, te djúro ke si la tókas, te máto!"

Djohá : yo, la nótche de bóda, el gáto se víno a etchár kon mozótros en la káma ! Míra deskaradés ! Adepsizlík !

Mahmút : i ke izítes ?

Djohá : kití el kuchák, lo ahogí i lo enkachí en el hogár. Ayi se kemó.

Mahmút : en prezénsya de Fatimá ?

Djohá : si ! éya byen ke yóra ke yorarás, la preveni : "de agóra a en delántre, gáto may no pizará muestra káza." De akél díya tíve la paz.

Moralidá : mijór antisipár ke kurár. Malgrádo su lechána semejénsya, no se tráta akí de las konsekuénsyas de estas unyónes modérnas dítchas "mikst". A los sosyológos, papazím, imamím i hahamím de debatír sóvre el kapítolo...

dérsár (turc) = étudier, deviser, bavarder.

kavané (turc) = café, bistrot.

dertlí (turc) = soucieux.

akontesér = survenir, arriver.

dechár estár = laisser être (littéralement) : laisse tranquille, ne m'en parle pas...

kazufládos, kazuflujeádos = déformation péjorative et escaladante pour kazados, mariés.

atchák = prétexte.

akarrear = déménager, emménager.

ugursúza = malchanceuse; mazal bacha, synonyme pour renforcer le sens.

blandúra = mollesse.

dízes = genoux.

arazgár = déchirer.

pintchés = griffes.

adjideár = prendre en pitié, apitoyer.

ikideár la álma = se résoudre à.

arondjár = jeter au loin, repousser.

pérra de káyes = chienne des rues; insulte fort humiliante pour une chatte...

aperfijár = faire son fils : adopter.

usúl = usuellement, comme d'habitude.

findján = la tasse.

bírra = colère.

degoyár = couper le cou, égorger.

animó ke téngas = gare à toi.

deskaradés = sans visage, dévergondé.

adepsizlík = manque d'éducation.

Doublon turc du mot espagnol, renforçant le sens.

kitár el kuchák, ou etchár la fez = ôter la ceinture ou jeter le chapeau : chercher querelle.

ahogár = étouffer, noyer, étrangler.

enkachár = mettre dans une boîte, ici dans le foyer.

hogár = le foyer, le feu.

yóra, yorarás = pleure et pleurera.

may (ital.prononcer maï) = jamais.

pizar = mettre les pieds.

kurár = curer, remédier.

sosyológos... = énumération cocasse : aux sociologues, curés, imams et autres rabbins d'en débattre.

Poésie

FUENTE DE MI TRADISION ¹

Rita Gabbai Simantov avait déjà attiré notre attention par un recueil de beaux poèmes publié à Athènes en 1992 : "Quinientos años despues".

Nous en avons reproduit deux dans notre n° 4 et d'autres dans le suivant.

Ce nouveau petit recueil, subtilement illustré par Nicholas Stavroulakis : "Fuente de mi tradision" nous confirme dans notre impression d'il y a sept ans déjà, que nous exprimions ainsi :

"Sous une apparence timide, discrète, tranquille et calme, ces poèmes dissimulent pudiquement une grande richesse humaine, un immense vécu. Soyez-en remerciée, Rita !" Nous n'avons pas changé d'avis...

Deux des poèmes ici publiés (pages 59 et 75) ont été mis en musique et interprétés par Judy Frankel dans son CD de 1997 "Silver & Gold" avec un talent de composition et d'interprétation qui a suscité notre enthousiasme.²

Nous vous proposons cette fois-ci trois poèmes, d'inspiration différente.



Mandado

A la luna enkomendi
ke entre oy por tu ventana
y ke mancho avagar
se aserke de tu kama.

En tu blanco kavesal
ke no puedo alkansar
ke se aserke y ke te de
un beziko en mi lugar.



Ojos

Ay ojos

ermozos ke avlan

de amor ay ojos

selozos de fiel

y amargor ay ojos

ke miran kon muncha

buendad y otros

ke brilian de grande

maldad ay ojos

ke echan miradas

de flama ay ojos

ke meldan secretos

del alma.

Piedad

Apiadate de gente
ke de muncha konosensia
les parese ke en todo
tienen pronta la repuesta.
Apiadate ke un dia
esta gente kedaran
mudos y desesperados
kuando no resiviran
ni sinyales ni repuesta
a la unika pregunta
ke los va a tormentar.

Guadrane

Guadrane
en lo profundo de tu alma
para kuando tengas frio.

Guadrane
en la esensia mesma
de tu espirito
i yama
si ai menester.

Guadrane
de los fuegos ajenos,
de las soledades,
de las duvdas,
de malos penseros...

Guadrane kon karinyo
komo el padre ke kovija a su ijo.
Guadrane sin malidanyo
en las alas
de tu esfuenyo mas leshano...

De Matilde Gini de Barnatan,
nous avons déjà publié poèmes
et textes, et nous continuerons !

Dans cette édition nous avons
le plaisir de vous faire connaître sa fille.
Rappelons que Rajel anime avec
sa mère depuis bien des années la
très bonne émission en judéo-espagnol
de la radio d'Etat à Madrid.

Rajel nous a proposé quelques-uns
de ses poèmes qui montrent
une maturité insoupçonnée chez
une aussi jeune femme et nous avons
le plaisir d'en reproduire un.

en sus brazos aki, en
Fransya.

Dime amigo komo
se puede suportar
esta desgrasya i no
yorar ?

C.L.M.

Primera kantiga La Marikoko

A Marikoko se le
burako el tchint-
chan de tchilibi
Yako
Vino la mujer se lo
aremendo el tchint-
chan de tchilibi
Yako

Segunda kantiga Todo bueno tengo

Todo bueno tengo,
marido viejo tengo
de ver a los manse-
vos me namoro yo.
Los mansevos visten
kamizas muy chik,
i el vyejo malo
djuba i antari.

(refrain, les quatre pre-
mières lignes)

Los mansevos visten
sapatos de lustrine,
i el vyejo malo
djuba i antari

(refrain)

Los mansevos tyenen
kravatas muy chik
i el vyejo malo
djuba i antari

Tercera kantiga

El Haham

Esta es la del
Haham ke se va a
Kunskundjuk

a trayer a la Rubisa
kamiza dajur.

Chochana Lucie
Mazaltove

¹ 1999 Talos Press
10 Kifissias ave.
Gr 115 26 Athènes
87 pages.

Superbement illustré et
mis en page par l'éditeur
Nicholas Stavroulakis.
Trois de ces illustrations
sont reprises dans ce
numéro.

² Voir LS 21.

Parmi ceux que nous
avons commandés
groupés, il nous en reste
un petit nombre pour nos
lecteurs.

Musique

Depuis que nous analysons et commentons des disques dans la LS, une tendance se dessine, fort intéressante. Dans ce domaine comme dans d'autres, nous vivons une période de mutation en ce que l'interprétation traditionnelle des airs judéo-espagnols s'éloigne peu à peu de l'a capella des grands-mères auquel nous étions habitués, pour être réinterprétés, presque re-crésés avec un accompagnement rompant souvent avec celui du passé. Mais le seul fait de la disparition des nonas suffit à expliquer la majeure partie de ce phénomène : ce sont les références vivantes qui s'estompent et, en contrepartie, une plus grande liberté d'exécution pour les interprètes qui se fait jour ! Le disque ci-dessous, quoique enregistré en 1992, offre un bon exemple de ce que nous avançons : mise en œuvre d'un grand orchestre, souvent dialogue entre une voix de femme et une d'homme; en bref, une interprétation sophistiquée, novatrice - donc parfois déroutante.

Esti Kenan Ofri

JUEGO DE SIEMPRE¹

¹ 1992
Beth Hatefutsot

Les romances de nos nonas suscitent un intérêt qui va en s'affirmant et qui touche un public n'étant pas celui, fidèle, se pressant habituellement aux soirées de nos chanteuses préférées : un concert le 25 Juillet 1999 dans le cadre du Festival de l'Abbaye de Sylvanès a drainé le public des vacanciers du Midi Pyrénées; une soirée dans le cadre du Festival Lyrique du Conseil Régional d'Ile de France au Conservatoire de Paris le 18 Septembre 1999 et ce sont les amateurs d'Art Lyrique qui sont présents.

Accompagnée par l'ensemble Musica 900 sous la direction de Maurizio Dini Ciacci et sur des arrangements de musiques judéo-espagnoles par Betty Olivero qui, élève de Luciano Berio, recrée littéralement ces mélodies, Esti Kenan Ofri interprète, comme elle seule peut le faire, des romances que nous croyions connaître.

Esti Kenan Ofri a une formation très complète et l'habitude des grands orchestres et des grands chefs : en 1992 elle chantait à Tolède sous la direction de Zubin Mehta avec le Philharmonique d'Israël et Plácido Domingo pour les cérémonies du 500e anniversaire de l'Expulsion; l'année précédente elle avait enregistré un disque compact de mélodies collectées par *Kol Israël* et dans lequel on retrouve la totalité du programme de ce concert, mais dans une version finalement fort différente.

On peut avoir entendu cinquante fois les plus connues de nos romances judéo-espagnoles et être surpris par la prestation de Esti Kenan Ofri. Par les textes d'abord : les versions qu'elle nous offre ne sont pas toujours celles que nous attendons.² Par la musique ensuite : les arrangements de Betty Olivero servis par la voix de Esti Kenan Ofri donnent une coloration tragique. Ce ne sont

plus d'aimables romances que l'on peut fredonner en vaquant à d'autres occupations ! Suivant la coloration de l'orchestre, le contraste est saisissant : l'ensemble Musica 900 qui accompagnait la chanteuse au concert d'Alternative Lyrique donnait une impression de rigueur moderne, contemporaine, qui pouvait se comprendre par la collaboration de Betty Olivero avec Luciano Berio, tandis que les musiciens qui ont collaboré au CD, laissant nettement la première place à la voix, nous font glisser dans le monde ibérique, au bord du flamenco ou de Manuel de Falla.

Même si dans nos cœurs l'interprétation traditionnelle garde une place privilégiée, la preuve est faite une fois de plus que notre musique peut, sans se renier, épouser des rythmes plus contemporains, et par là même s'ouvrir à un nouveau public. Nous en avions eu un exemple avec Sylvie Cohen et François Cotinaud, celui de Esti Kenan Ofri ne peut qu'enrichir notre culture. □

Sam Altabef

Sylvie Cohen François Cotinaud

YO M'ENAMORI³

La coïncidence fait que les deux artistes cités en fin de l'article ci-dessus viennent d'éditer leur premier disque, elle au piano et lui aux saxophones.

Quelle meilleure illustration que ce disque pouvait-on offrir des propos ci-dessus sur l'évolution de la création musicale d'origine judéo-espagnole ? Il s'agit ici d'un travail de libre réinterprétation des chansons traditionnelles que bien d'entre nous fredonnent sans toujours en connaître les paroles.

Ces variations sont agréables, d'abord parce que le mariage piano et saxo est en général plaisant à l'oreille, fructueux. De plus le travail de re-création rythmique est aussi fort intéressant.

Dans la page n° 6 par exemple le rythme est allusivement jazzy avec le temps fort très légèrement décalé; le saxo improvise, se déchaîne plaisamment, accompagné du piano accentuant l'effet. C'est une exécution très réussie, parfois ébouriffée, très vivante.

La page n° 10 (*Avre tu puerta cerrada*) peut être écoutée comme un bon accompagnement et donne envie de chanter, avec des pauses durant lesquelles le piano et le saxo s'expriment pleinement et en alternance. On en vient à regretter qu'une voix d'homme ne se joigne pas pour réaliser un parfait trio.

La n° 11 (*Tres hermanicas eran*) attaquée au saxo seul, reproduit assez fidèlement la mélodie connue. De même la n° 12 (*Paxaro d'hermozura*) après une introduction très personnelle, revient fidèlement à l'air traditionnel.

La page finale, qui donne son titre au disque (*Yo m'enamori*) est superbe, avec l'attaque au saxo et le piano montant progressivement en puissance.

² Mais quoi d'étonnant puisque l'on sait par exemple qu'il existe, au moins, pour *Ir me quiero la mi madre* : deux versions Balkans/Proche-Orient, une version nord-africaine et deux versions ibériques ?

³ 1999 Mélodie
50 rue Stendhal
75020 Paris.

Bravo d'avoir osé. Un degré de plus dans l'audace et vous vous adjoindrez dans l'avenir, espérons-le, un(e) interprète vocal(e) non pas systématiquement, mais au contraire occasionnellement, dans une plage sur trois ou quatre, de façon à ne pas briser votre concept de base : piano et saxo, mais à l'enrichir. Le chant viendrait alors comme un adjuvant, une variation supplémentaire qui ne briserait pas votre équilibre. □

Jean Carasso

David Saltiel

JEWISH-SPANISH SONGS OF THESSALONIKI ¹

Nous sommes ici dans une interprétation très traditionnelle et ces plages enregistrées par un non-professionnel portent l'authenticité et la nostalgie d'un monde perdu. David Saltiel, né en 1930 à Thessalonique, ville qu'il n'a jamais quittée - sauf durant l'occupation allemande - ne subissant ainsi pas d'influences externes, explique dans une brève intervention préliminaire enregistrée qu'il s'agit de la musique qu'il entendait dans sa famille, tout gosse. La prononciation typiquement salonicienne est frappante...

Il est exposé dans le livret que David Saltiel n'avait jamais chanté avec un accompagnement, mais seulement *a capella* et qu'il n'a pas été simple de lui faire accepter cet "enrobage". Est-il permis de trouver ce dernier un peu pesant, masquant parfois la voix (au n° 5 par exemple) plutôt que de la mettre en valeur ?

La n° 6 (*La madre comprensiva*) est un superbe classique, plus généralement connu sous un autre titre (*La comida de la manyana*) ce qui est un peu déroutant.

La n° 8 est coquine, que nous ne connaissions pas. La plate traduction anglaise du texte n'en offre qu'une pâle idée : *antes ke venga el balabay* véhicule une autre saveur que *before my husband comes back...*

D'ailleurs le parti pris de ne présenter qu'en anglais le texte des chansons nous reste incompréhensible. Même si la prononciation de David Saltiel est excellente mais sa voix parfois masquée par un accompagnement standard et non modulé suffisamment, pourquoi n'avoir pas fait figurer le texte dans sa langue d'interprétation ?² C'est nous semble-t-il une erreur de conception qui compromet un pourtant gros effort méritoire de réalisation.

On achève l'audition de ce disque à la fois fasciné par l'authenticité (c'est à juste titre que le livret attire l'attention sur une interprète du même ordre, Berta Aguado que nous avons entendue en Israël puis à Paris), un peu agacé par l'accompagnement souvent trop sonore et uniforme, et une question : "à qui s'adresse ce disque sans texte sur le livret, pourtant de haut niveau ?"³

Gageons que Nikos Tzannis-Ginnerup, instruit par cette première expérience, prenant des

conseils autour de lui et écoutant des disques d'autres interprètes, convaincra David Saltiel d'en graver un nouveau... □

Jean Carasso

Elias Ladino ensemble

LADINO LIVES ! ⁴

La réputation de cette formation américaine était venue jusqu'à nous... mais jamais sous forme d'un disque, car l'ensemble Elias Ladino lui, ne nous connaissait pas...⁵

Nous sommes heureux de les découvrir car ils ont bien des atouts en main :

une connaissance vécue, native (?) de la *lingua muestra*, et par conséquent une bonne prononciation, liée à une diction forte et claire.

un bon équilibre entre la voix, qui dispose de son propre micro et l'accompagnement, celui-ci restant en deça, juste pour mettre en valeur celle-là. D'ailleurs ces accompagnateurs sont bien rodés à jouer ensemble : clarinette, oud, kanoun, dunbeg, bouzouki et guitare - et fréquemment ils semblent se distraire d'abondance !

On nous prévient que cet enregistrement n'a pas été effectué en studio mais en salle de concert, même si l'on a "gommé" les applaudissements après chaque interprétation, et qu'il peut comporter quelques imperfections. Nous observons en effet une gravure un peu sèche, manquant d'écho.

Nous avons remarqué particulièrement la plage n°3 *la komida de la manyana*, bien rendue, avec conviction. Mais c'est à cause de cela justement que l'on est un peu gêné par l'interprétation masculine forte, alors que l'on attend une petite jeune fille... La n°4 *avrima Galanika* est chantée avec l'humour et la nuance nécessaires. Danny Elias réussit ici à la clarinette une attaque rendue par d'autres au saxo. Il en est de même à l'ouverture du classique n° 13 *a la una nasi yo*, dont l'interprétation chantée par contre, et le texte même choisi parmi les nombreuses versions que l'on trouve ici ou là, nous semblent moins convaincants (si l'on veut conserver la rime de la version la plus classique, il faut *a la una nasi, a las dos m'engrandesi* etc...)

La n° 6 *Avram Avino (kuando el rey Nimrod... etc)*, grande classique chantée par tous les interprètes et généralement reprise en chœur par la salle, est ici forte, par le bouzouki et l'affirmation du chanteur.

Dans la n°9 *la sirena (si la mar era de leche... etc)* la force de conviction l'emporte parfois sur la justesse du ton, mais c'est de peu d'importance et plutôt favorable...

À la n° 16 *Skalerika de oro*, l'avant dernière enregistrée, l'ensemble "met le paquet", un vrai final de comédie musicale.

On comprend le succès obtenu par ce groupe en Amérique, malheureusement peu connu en Europe. □

Jean Carasso

¹ 1998 Oriente Musik, Berlin

Très curieusement, alors que cette édition a bénéficié d'un appui de la Communauté de Thessalonique, ce disque édité à Berlin ne serait jamais parvenu jusqu'à nous si notre fidèle Christof Jung ne nous l'avait offert. Merci encore une fois !

² Doit-on conclure, des trois textes introductifs rédigés en anglais et de l'absence des paroles en judéo-espagnol que les réalisateurs n'ont visé qu'une audience américaine ? Pourquoi pas ? Mais même dans ce cas, l'auditeur sépharade d'Amérique, tout comme l'Européen aurait aimé le texte authentique.

³ N'y trouve-t-on pas les signatures prestigieuses du maître Edwin Seroussi, du musicien scandinave passionné de chansons judéo-hispaniques Nikos Tzannis-Ginnerup, à l'origine de l'aventure et de l'historienne bien connue de Thessalonique Rena Molho ?

⁴ Sans mention d'éditeur ni date. S'adresser à Joe Elias 79 Harwood Road Jamesburg NJ 08831 USA

⁵ **C'est notre correspondante aux USA, Rosine Nussenblatt qui nous a offert celui-ci.**

COMMUNIQUÉS

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

*Information
essentielle*

Fête de Djoha 2000

Il vous sera rappelé dans le numéro suivant, avec le programme détaillé, que la troisième **Grande Fête de Djoha** aura lieu comme précédemment au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes, mais cette année pour la première fois

un dimanche, le 18 juin dès le début de l'après-midi

Un intermède est prévu pour les enfants.

Retenez votre journée ! Venez nombreux, amenez vos amis !

Création

■ **Atelier de Chants judéo-espagnols**
sous la responsabilité de Karoline Zaidline, les 1^{er}, 15, 29 mars etc, soit un mercredi sur deux, de 18 h 30 à 20 h au 101 rue de Charonne - 75011 Paris.
(Renseignements au 01 45 27 42 64).

■ **Atelier Conversation**

en *lingua muesta* sous la responsabilité de Dolly Benozio (01 43 71 89 69) et Estelle Dorra (01 43 61 42 82)

■ **La conférence du 12 mars**

d'Evelyne Oliel Grosz : "Les *conversos* et les migrations vers l'Europe occidentale après l'expulsion de la Péninsule ibérique". (C'est la troisième et dernière conférence de ce cycle sur les Juifs d'Espagne)
Salle Jean Dame à 14 h
17 rue Léopold Bellan - 75003 Paris.

Rappels

■ **Atelier Théâtre**

sous la responsabilité de Rebecca Talvy (01 40 21 84 28) et Madeleine Eliakim (01 64 27 09 60).

Ensemble pour la vie de la culture judéo-espagnole *Aqui estamos*

AALS - 183 Bld Voltaire - 75011 Paris - Tél. 01 43 71 89 69 et 01 43 70 11 68

Des amies nous enchantent en chantant

Karoline Zaidline

17 mars à 20 heures

nous propose un concert au **Kibele** - 12 rue de l'Echiquier - 75010 Paris
(réservations au 01 48 24 57 74)

Chants judéo-espagnols de la Sublime Porte et Chants hassidiques

Elle sera accompagnée d'**Hervé Teboul**
à l'oud, au ney et au kamentché.

Marlène Samoun

Les jeudi de mars

à l'**Hôtel du Nord**
102 Quai de Jemmapes - 75010 Paris
(réservations au 01 40 40 78 78)

Avec le groupe **Yankele**

Des airs de famille : *de l'Europe de l'Est aux rives de la Méditerranée.*

Les jeudi 2, 9, 16, 23 et 30 mars à 20 h 30,
le dimanche 19 mars à 17 h.

Le présent numéro, tiré à 3650 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide

de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

La Lettre
Sépharade

*L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître
cette Lettre Sépharade trimestrielle*

*Communiquez seulement son nom et son adresse
à l'éditeur responsable :*

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.